

L'héritage d' ALLAN KARDEC



MICHEL BOSCH

Michel Bosc

*L'héritage d'Allan Kardec,
validé et méconnu*

Du même auteur __

Poésies

Cathédrales, Loris Talmart, 1991

Points cardinaux (à paraître)

Romans, nouvelles

Marie-Louise – L’Or et la Ressource, L’Harmattan, 2014

L’amour ou son ombre, L’Harmattan, 2014

Poste restante – 1940, voyage obligé, Abordables, 2015

La cendre et le calice, L’Harmattan, 2016

Heureux, et alors ? Abordables, 2016

Le Coquillage brisé (à paraître)

Comme les doigts de la main (à paraître)

Théâtre

Viendras-tu ?, Lulu, 2012

Essais

Musique baroque française, splendeurs et résurrection, Lulu, 2009

Symbolisme et dramaturgie de Maeterlinck dans Pelléas et Mélisande, L’Harmattan, 2011

Au Bout du rêve, la Belle au Bois Dormant de Walt Disney, L’Harmattan, 2012

L’Art musical de Walt Disney – L’animation de 1928 à 1966, L’Harmattan, 2013

Jill Feldman, soprano incandescente – Bien au-delà du Baroque, L’Harmattan, 2015

Études

Mannequins GéGé, Chic de Paris, Wax Fruit Press, 2013

Bernard Galais, la discrétion faite harpe, Lulu, 2017

Pour les enfants

Les Z'aventures de Zabounette (Série à lire, à regarder et à colorier), Abordables, 2016

Né en 1963, **Michel Bosc** est compositeur. Son œuvre, qui compte plus de 200 pièces, aborde la musique de chambre, la musique symphonique, la musique sacrée, la mélodie ou l'opéra. Elle a notamment été jouée à Paris, Lyon, Tours, Strasbourg, Lille, aux États-Unis, au Japon, en Espagne, aux Pays-Bas, en République tchèque et en Israël. Plusieurs pièces ont été publiées chez Wolfhead Music (USA), Aedam Musicae et Musik Fabrik (France).

Site internet : www.michelbosc.com

Pourquoi ce livre ? ___

Le XXI^e siècle est une période étrange : d'une part, des extrémismes religieux visibles ont suscité un rejet massif ; les grandes figures de l'abbé Pierre, de Mère Teresa ou de sœur Emmanuelle se sont éteintes sans trouver de relève ; quand les politiques évoquent la religion, c'est souvent dans un objectif conservateur, voire franchement rétrograde, qui n'a rien de flatteur pour elle ; la presse, de son côté, s'intéresse plutôt aux déclarations du Pape les plus sujettes à controverse. Dans l'imaginaire collectif, les prêtres pédophiles ont pris le pas sur les prêtres ouvriers. D'autre part, l'éclosion d'une spiritualité vague, inspirée du *new-age*, a été favorisée par une quête de bien-être, à laquelle le fitness, la sophrologie ou la méditation ont aussi répondu. Il s'agit alors d'une spiritualité molle, non engageante, teintée de merveilleux et de poétique, sans exigence morale, héritant pêle-mêle de superstitions, de légendes et de féerie, et dont chacun peut s'emparer sans risque, pour garnir l'assiette anglaise d'un emploi du temps.

Les recherches conduites dès la seconde moitié du XX^e siècle sur les expériences de mort imminente, les avancées de la physique quantique, auraient pourtant pu faire évoluer les mentalités ; *La Vie après la vie*, de Raymond Moody, a été un best-seller mondial, avec plus de treize millions d'exemplaires vendus. Pour ce médecin, s'avancer sur le terrain du spirituel fut une prise de risque importante. Il fit l'objet d'attaques et de critiques violentes, car le sujet de l'âme et de sa survie reste une forme de tabou. C'est encore plus vrai en France, pays des Lumières, attaché à une certaine pensée unique républicaine, laïque et matérialiste, considérée et imposée comme la seule rationnelle, et gage de sécurité. Cet attachement est même devenu une crispation, comme si la race humaine dépendait du salut de l'athéisme et de la démocratie qu'il est censé induire.

Raymond Moody n'est pas un chercheur isolé. Elisabeth Kübler-Ross, par exemple, est allée encore plus loin dans les conclusions de ses observations auprès de personnes agonisantes, notamment d'enfants, pour évoquer la dimension spirituelle de l'être humain. Beaucoup de ceux qui l'ont connue ont relevé l'énergie avec laquelle elle martelait les conclusions de ses travaux ; l'incrédulité, la mollesse, la révoltaient face à ce qu'elle avait passé sa vie à toucher du doigt. Cette passion lui fut reprochée, comme un gage de partialité et un manque d'objectivité susceptible de fausser son approche.

L'Église elle-même, par des auteurs comme François Brune ou Arnaud Join-Lambert, s'intéresse à ces travaux, hésitant entre réfutation, critique ou emballement. Mettre le doigt dans cet engrenage vous conduit rapidement vers l'ésotérisme, voire vers l'obscurantisme, et ni l'un ni l'autre n'ont leur place au sein de l'Église. Il ne leur reste plus qu'à avancer prudemment, en sélectionnant les données les mieux compatibles avec la théologie, ou bien à se borner à une constatation clinique en soulignant que rien n'est encore prouvé et que la prudence reste de mise, quitte à attirer l'attention sur toutes les pistes divergentes qu'il sera possible de trouver.

Auprès du grand public, la télévision et le cinéma ont fait de l'au-delà une matière première de choix. Si parfois l'humour s'en est mêlé (*L'Aventure de Madame Muir*, de Joseph L. Mankiewicz), ou si le sujet a été traité pour les enfants (*Casper, le gentil fantôme*, court métrage d'Izzy Sparber), cet univers est souvent démoniaque, alimentant ainsi le corpus du genre « Épouvante ». Le paroxysme a sans doute été atteint avec *L'Exorciste*, de William Friedkin ou, de façon beaucoup plus subtile, par *La Maison du diable*, de Robert Wise. Cependant, quelques films comme *Les Autres*, d'Alejandro Amenábar, *Sixième sens*, de Manoj Nelliyattu Shyamalan (M. Night Shyamalan) ou *Au-delà* de Clint Eastwood proposent habilement des pistes de réflexion plus intéressantes, qui ouvrent des horizons importants sans pour autant rebuter par un

sérieux trop pesant. Pour un public encore plus large, *L'Âge de Glace 2*, de Carlos Saldanha, ou *Harry Potter et les reliques de la Mort*, de David Yates, présentent des expériences de mort imminente, prouvant ainsi qu'elles font désormais partie du champ des possibles dans la culture de masse, même si la moindre conclusion n'en a pas été tirée. On mentionnera aussi *Le Pont des Arts*, d'Eugène Green, dont la scène finale permet à la musique de transcender l'amour et la mort, en abolissant la frontière entre les vivants et les morts.

L'athéisme se porte toujours bien. L'idée de Dieu suscite la haine ou la colère, ce qui peut sembler paradoxal pour une entité censée ne pas exister. La Raison, sacralisée à son tour, est souvent érigée en rempart contre ce qui est ordinairement peint comme un danger redoutable, comme un retour à l'obscurantisme d'époques barbares. Lorsqu'il s'agit de réfuter les expériences de mort imminente ou la communication avec les morts, le mépris suffit en général, comme si une telle posture pouvait ramener ces phénomènes à la dimension que l'on souhaitait leur assigner, c'est-à-dire de vulgaires fables, indignes d'un cerveau humain en état de marche. Dans les affirmations du type « je n'y crois pas », un refus très net se fait souvent sentir. *Y croire* équivaldrait à abdiquer du raisonnable, de la décence ; ce serait faible, indigne, ferait perdre la face, ouvrirait une boîte de Pandore. Peut-être cela risquerait-il d'emmener trop loin.

Au XIX^e siècle, un auteur a beaucoup écrit sur les conclusions auxquelles conduisent notamment les phénomènes de mort imminente : Allan Kardec. Le sourire apparaît sur le visage des quidams lorsqu'ils entendent ce nom. S'agit-il bien de cet illuminé, de ce mage, dont la tombe, au cimetière parisien du Père-Lachaise, est le théâtre de comédies ridicules, avec appositions des mains et postures pâmées ? C'est bien de lui dont nous parlons, à cela près que, si les visiteurs de sa tombe s'étaient donnés le mal de lire son œuvre, ils rougiraient de

leurs mascarades et comprendraient qu'elles n'ont aucune place à cet endroit.

Que savons-nous d'Allan Kardec ? Il fut un homme particulièrement érudit, dont les travaux ont été conduits avec une extrême rigueur. Travailleur infatigable, probe, pédagogue passionné, il n'avait rien du mage ou du gourou que certains imaginent. Sa vie fut laborieuse et simple, sans histoires, d'une discrétion qui laisse la plupart de ses biographes sur les dents, gardant toute la lumière à son œuvre. Esprit cartésien, il mit du temps à se laisser convaincre par les faits qu'il observa et organisa avec constance les ouvrages qui, aujourd'hui, résument le Spiritisme. Ailleurs dans le monde, il est officiellement célébré comme une figure éclairée mais en France, ce profil n'entre pas dans le champ des possibles.

Est-il crédité dans tous les travaux cités plus haut ? On peut dire jamais. Soit parce que l'idée de Spiritisme ne saurait s'accorder avec la théologie chrétienne, soit parce qu'il a fait preuve d'un sérieux incompatible avec le merveilleux auquel on préfère associer les expériences de mort imminente. Soit, encore, par manque de culture de la part des auteurs. La réputation du Spiritisme, un bataclan de clichés datés, est encombrée de tables tournantes et de fantômes qui ont mal vieilli et passent pour un folklore désuet et poussiéreux, que le cinéma a su dépasser en redoublant d'imagination et d'effets spéciaux. Le Spiritisme, pour le commun des mortels, a disparu dans les limbes, ridicule et hors d'âge, même si on a du même coup jeté le bébé avec l'eau du bain. Ne nous y trompons pas, il s'agit en réalité d'une ignorance pure et simple, d'une évidente méconnaissance qui induit l'idée que ce grand homme et son œuvre, en aucun cas, ne pourraient être sérieusement pris en considération.

Allan Kardec (Léon Hippolyte Denizard Rivail) n'est pas arrivé *ex nihilo*. Quelques précurseurs, comme Andrew Jackson Davis ou Louis-Alphonse Cahagnet, avaient déjà abordé ce sujet et

posé des jalons. Le Spiritisme a d'abord été une mode, à la faveur du Romantisme et de sa fascination pour la mort et l'au-delà, d'un anticléricalisme latent dont la Commune sera le point culminant. Le succès retentissant des écrits d'Allan Kardec, lors de leur parution, démontre qu'ils répondaient à un besoin, à une attente. L'auteur a non seulement donné un sens aux phénomènes médiumniques, mais surtout a répondu aux interrogations métaphysiques les plus anciennes. C'est une philosophie exigeante, d'une haute élévation morale, et dont les ouvrages fondateurs ont été réalisés avec méthode, engagement et précision. Si elle a pu séduire des personnalités brillantes et aussi variées qu'Edgar Allan Poe, Camille Flammarion, Victorien Sardou ou Arthur Conan Doyle, c'est bien qu'elle n'était pas un tissu d'inepties.

Le Conseil spirite international est actuellement crédité, selon les sources, de treize à vingt millions d'adeptes. La renommée d'Allan Kardec s'est solidement implantée au Brésil : des rues portent son nom, des timbres ont été produits à son effigie. Certains évaluent à seize millions le nombre de spirites brésiliens. Parmi les plus illustres d'entre eux, on peut citer les noms d'Herculano Pires, de Divaldo Pereira Franco et surtout de Chico Xavier. Le Spiritisme est aussi bien implanté en Argentine, au Mexique et à Cuba. En France, sa pérennité a d'abord été servie par Gabriel Delanne ou Léon Denis ; elle est cependant discrète et mal connue. Il pourra être intéressant d'essayer de comprendre pourquoi.

Ce livre va s'appliquer à situer l'œuvre d'Allan Kardec dans *son* temps et dans *le* temps. Il s'agira, à sa lumière, d'évaluer les thèses et les avancées proposées par certains auteurs étudiant les expériences de mort imminente ou la médiumnité. Il tâchera d'évaluer dans quelle mesure ses héritiers revendiqués ou involontaires (ceux-ci sont les plus nombreux) l'ont repris, trahi, ignoré ou validé.

Ce livre entend ainsi redonner toute sa place à un visionnaire injustement méconnu.

Avant Allan Kardec _____

Le Spiritisme n'est pas sorti du néant ; ce n'est pas une invention qui aurait surgi sous l'effet du caprice d'un auteur, ni même d'une mode éphémère. En d'autres termes, ce n'est pas un aléa de plus dans l'histoire des spiritualités ou des simples croyances. Il s'est ancré dans un contexte propice, sur le terrain d'une littérature déjà abondante et qui traduisait un intérêt latent mais profond, voire un besoin. En outre, le souhait de communiquer avec les morts est universel et remonte à la nuit des temps.

Si l'on estime que les premières traces de spiritualité peuvent être constatées chez l'homme de Néandertal, il y a 80 000 ans, la notion d'esprits, de revenants ou de fantômes est aussi ancienne et universelle que l'humanité elle-même : que l'on pense à l'oracle grec, au chaman d'Amérique, au griot d'Afrique, au druide gaulois, à la sybille romaine qui ont cette vocation à mettre les vivants en relation avec les morts. Le mythe d'Orphée, le *Livre des morts* de l'Égypte antique illustrent également cet intérêt. En tant que thématique, la communication avec l'au-delà a toujours fait partie du quotidien de l'humanité, de façon universelle, et n'a pas toujours été considérée comme extraordinaire. Au contraire, rares sont les civilisations qui l'ont estampillée comme une fiction, une légende, un fantasme.

Le *Deutéronome*, dans l'Ancien Testament, défend aux Hébreux d'invoquer les morts : « *Qu'on ne trouve chez toi personne (...) qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de magicien, d'enchanteur, personne qui consulte ceux qui évoquent les esprits ou disent la bonne aventure, personne qui interroge les morts* ». On retrouve également cette idée dans le *Lévitique*. Dans le premier *Livre de Samuel*, cependant, avant de livrer bataille aux Philistins, Saül consulte

la nécromancienne d'Endor afin de s'entretenir avec l'esprit de Samuel. Défendue ou relatée, la communication avec les morts est donc bel et bien une réalité dans l'Ancien Testament.

Dans la langue grecque des Évangiles, le mot ange signifie *messenger* de l'au-delà ; il est souvent employé comme synonyme d'esprit. Marie dialogue ainsi avec l'Ange Gabriel ; chez Mathieu (17:3), Jésus s'entretient avec Moïse et Élie, tous deux décédés : ils ne sont pas invoqués mais apparaissent spontanément. Dans le Coran, Mahomet discute également avec l'Ange Gabriel.

En 318, l'empereur Constantin reformula l'interdiction du *Deutéronome* : l'idée commença à prédominer que, seuls, les démons pouvaient s'exprimer face aux vivants : cette conviction de l'omniprésence du mal face à un bien inactif et impuissant fut d'ailleurs épinglée par Paul Claudel en 1939, dans la sublime *Jeanne au bûcher* qu'Arthur Honegger mit en musique. Il fait dire par Frère Dominique à Jeanne : « *Tous ces grands hommes qui t'ont condamnée, (...) ils croient dur au diable, mais ils ne veulent pas croire à Dieu. Le Diable, c'est une réalité. Les anges, c'est une bêtise. Le Diable, que tu détestais, il t'a aidé. Les anges, que tu invoquais, ils n'ont rien fait* ». La peur du mal le fait parfois voir partout et tourne facilement à la fascination pure et simple.

La littérature sur le sujet des communications d'outre-tombe doit être créditée de plusieurs auteurs importants. John Dee (1527-1608), mathématicien et astrologue, témoigna de dialogues avec les anges ; Emanuel Swedenborg (1688-1772) évoqua le sujet avec une grande liberté et rédigea une dizaine d'ouvrages importants sur le monde des esprits. Justinus Kerner (1786-1862) publia *L'intervention d'un monde des esprits dans le nôtre*, compte-rendu de ses observations au sujet de la voyante de Prevorst. Andrew Jackson Davis (1826-1910) démontra ses talents de visionnaire dans *Penetralia*, où il

annonça des inventions comme les véhicules aériens, les machines à écrire ou l'automobile. Il publia *The principles of nature, her divine revelations and a voice to mankind* ». Louis-Alphonse Cahagnet (1809-1885) avait écrit des ouvrages nombreux : *Arcanes de la vie future dévoilées* (1847), *Sanctuaire du Spiritualisme* (1850), *Lumière des morts ou études magnétiques, philosophiques et spiritualistes* (1851). Il se rallia ensuite à Allan Kardec et continua d'écrire.

Toute cette littérature démontre que la préoccupation du contact avec les morts ne se démentait pas ; cependant, la plupart des historiens s'accordent à prendre l'histoire des sœurs Fox comme un point de départ : du moins, celui de la vogue du Spiritisme auprès du grand public. C'est un récit à la fois étrange et triste, car les trois sœurs connurent un destin mitigé et leur existence fut rapidement entachée de calomnies, de mensonges et de scandale, jetant sur l'affaire un discrédit dont le Spiritisme lui-même pâtit encore, donnant au sujet des relents sulfureux dont il se serait bien passé.

Leah (1814-1890), Margaret, dite Maggie (1836-1893) et Kate (1838-1892), vivaient aux États-Unis, dans l'État de New-York, à Rochester. Elles étaient les filles d'un fermier méthodiste. Des coups étranges résonnant dans leur maison, elles constatèrent rapidement qu'ils répondaient de façon cohérente aux questions posées, par exemple pour indiquer des données chiffrées. Elles appelèrent familièrement le fantôme auteur des coups Mr. Spitfoot (c'est-à-dire Pied Fourchu). En améliorant la technique de communication par l'élaboration d'un alphabet, elles parvinrent ensuite à obtenir de véritables messages ; le fantôme déclara être celui d'un colporteur, assassiné et enterré dans la maison. La notoriété gagna vite les sœurs qui, telles des phénomènes de foire, furent invitées jusqu'en Europe faire la démonstration de leurs talents, repoussant à chaque fois les limites des phénomènes suscités. L'Angleterre, l'Allemagne puis la France se laissèrent ainsi gagner par le *spiritualisme* (le terme de *Spiritisme* n'ayant pas encore été inventé, par Allan

Kardec lui-même, en l'occurrence). Presque six ans après le retentissement de l'affaire, pas moins de trois millions d'Américains étaient devenus des adeptes du spiritualisme et les médiums étaient légions ; quant aux sœurs Fox, célèbres et riches, elles jouissaient d'une notoriété internationale.

Un jour cependant, Maggie avoua que tout cela n'a été qu'une vaste supercherie et que les sœurs avaient produit elles-mêmes tous les bruits, avec leurs orteils, leurs talons et leurs bouches (soit dit en passant, quelle virtuosité sonore, avant même l'invention des percussions corporelles !). Aujourd'hui, cela fait dire à Gérard Lucas et Pierre Genève, sur le site internet *Science et magie*, qu'un « *tissu d'incohérences, de mensonges et de vantardises peut créer une nouvelle religion et entraîner une partie de l'humanité vers des sommets de bêtise et de perversité* ». Rien moins ! Peu importe si bien plus tard, en 1904, on a, en effet, retrouvé un squelette et sa boîte de colporteur dans la cave de la maison des Fox. Le discrédit était jeté, et pour longtemps, sur toute cette affaire. La posture du blog évoqué est claire : seule, la science et son incrédulité forcenée sauveront l'humanité du vice et de la corruption. Cette sévérité, non exempte de hauteur, est monnaie courante.

En se penchant davantage sur le destin des sœurs Fox, ainsi que le fit l'écrivain et médecin Arthur Conan Doyle (l'auteur des fameux *Sherlock Holmes*), on apprend qu'elles ne s'entendaient plus. Maggie subissait la pression de plusieurs personnes et notamment du cardinal Manning : en droite ligne des prescriptions du Deutéronome, l'Église voyait dans les communications avec les morts l'œuvre exclusive du Malin. Certaines personnes firent miroiter à Maggie qu'en s'accusant d'avoir triché, elle pourrait gagner de l'argent. En 1888, moins d'un an après ses prétendus aveux, elle finit par se rétracter et évoqua « *la horde traîtresse qui m'a offert des promesses de richesse et de bonheur en échange d'une attaque contre le spiritualisme* ». En vain : pour tous, l'aveu seul était vrai.

Canular ou vérité ? Peu importe, en fait : la communication avec les esprits fit des émules. Grâce à la notoriété des sœurs Fox, des médiums notables se révélèrent ou se firent connaître, comme Ira Erastus Davenport, William Henry Davenport, Mme Hayden... Et la mode ne se démentit pas.

Il faut également ajouter un mot du magnétisme, dont les effets ont été connus bien avant que le Spiritisme n'en donne les clés (les deux disciplines sont étroitement liées). On en trouve des traces dès le premier siècle de notre ère, par l'intermédiaire d'Apollonios de Tyane, qui le pratiquait ainsi que la voyance ; plus tard, Arnaud de Villeneuve (1240-1311) fut condamné par la Sorbonne pour ses recherches sur ce sujet. Marcile Ficin (1433-1499), Cornélius Agrippa (1486-1535), Pietro Pomponazzi (1462-1525) et le médecin et chirurgien Paracelse (1493-1541) posèrent les bases du magnétisme. De nombreux auteurs apparurent ensuite (Rudolph Goelenius, Jean-Baptiste Van Helmont, Valentin Greatrakes, Pierre Borel, Charles Vallée, Johann Joseph Gassner) avant le célèbre Franz-Anton Mesmer (1734-1815), qui théorisa le magnétisme animal et finit par lui donner son nom : le mesmérisme. Amand Marie Jacques de Chastenot, marquis de Puységur (1751-1825) poursuivit ces expérimentations de façon spectaculaire.

Hormis les raisons anecdotiques qui incitèrent le grand public à s'intéresser au Spiritisme, il faut également mentionner certains courants qui, dans l'air du temps, l'y ont prédisposé de façon plus discrète. Tout d'abord, plusieurs caractéristiques du Romantisme. Passées les Lumières et le vide spirituel qu'elles laissaient, la mort, surtout dans son aspect le plus sombre, exerça une fascination dont témoigne l'œuvre picturale volontiers violente ou morbide de Goya, de Girodet, de Delacroix ou de Géricault ; consécutif à la vogue du roman gothique anglais, apparu à partir de 1785, peuplé de fantômes et de vampires, le fantastique devint un genre en soi, dans lequel Mary Shelley s'illustra, en 1818, avec *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Schubert, en composant *Der Tod und das*

Mädchen (La Jeune Fille et la Mort) d'après un poème de Claudius, Berlioz surtout, avec sa *Symphonie Fantastique*, s'inscrivent parfaitement dans ce courant.

Bien loin de ces modes, plus ou moins marquées par le lugubre et le terrifiant, c'est dans une démarche tout à fait rigoureuse et une volonté scientifique qu'Allan Kardec allait s'illustrer.

La vie et l'œuvre d'Allan Kardec____

Léon Hippolyte Denizard Rivail est né le 3 octobre 1804, à Lyon, dans une famille qui s'était illustrée dans le barreau et dans la magistrature. Il fit sa scolarité en Suisse, à Yverdon, dans un château construit en 1135 par le duc de Zähringen, devenu un institut d'éducation fondé en 1805 par Johann Heinrich Pestalozzi. Inspirés de Montaigne et de Rousseau, les principes éducatifs de ce maître étaient d'une étonnante modernité. Il incitait l'élève à découvrir les choses lui-même, selon les étapes successives de l'observation, de l'expérimentation puis de la compréhension. Il lui laissait des marges de liberté, facilitait le dialogue et incitait les plus expérimentés à instruire les plus jeunes. Les pédagogues actuels écriraient qu'il cherchait à « responsabiliser l'élève ». L'objectif de l'institut était de « *former des hommes sains et robustes, bons et vertueux, dotés des connaissances essentielles aux relations humaines* ». Le théoricien de la pédagogie Gabriel Compayré souligne, chez Pestalozzi, sa religion « *naturelle* », teintée d'un « *déisme philosophique à la Rousseau, avec un christianisme rationaliste* » et le biographe Luciano Lopes précise : « *son christianisme était libre de n'importe quel dogme. Son esprit était doté d'une extrême tolérance pour les croyances des autres* ». C'est un indice parmi d'autres de l'influence que Pestalozzi exerça sur l'élève Rivail. Ce dernier mentionne également avec gratitude, parmi ses premiers maîtres, Alexandre Boniface.

Dès l'âge de 14 ans, Rivail aida les plus jeunes élèves ; c'est sans doute à cette occasion qu'il se prit d'une véritable et durable passion pour la pédagogie. Il revint à Paris vers 1819-1822, on ne sait. Son intérêt pour l'enseignement ne se démentit pas. Il cherchait à la fois à « *cultiver l'esprit naturel d'observation des enfants* » et leur intelligence, sans oublier de « *procéder toujours du connu à l'inconnu* » et à « *ne confier à la mémoire que ce qui aura été compris par l'intelligence* ».

Surtout, il avait saisi l'importance de dispenser un enseignement intuitif. « *Pour instruire l'enfant, il faut un grand tact et beaucoup d'expérience, car on ne se figure pas la portée que peut avoir une seule parole imprudente qui, de même que la graine d'une mauvaise herbe, germe dans ces jeunes imaginations comme dans une terre vierge* », écrit-il. Méthode, empathie, précision ne laissant rien au hasard, mais aussi bon sens et rigueur : toutes les caractéristiques de cet auteur étaient déjà incluses dans son approche de l'enseignement.

Il est intéressant de souligner que Pestalozzi s'intéressait lui aussi au magnétisme. Rivail le pratiqua dès 1823, malgré la ferme opposition que l'Église manifestait à l'époque. En 1854, il rencontra Mr Fortier, un magnétiseur qui lui parla des fameuses « tables tournantes ». S'il fut intéressé, Rivail ne se laissa d'abord pas convaincre.

En 1825, Rivail fonda une « école de premier degré », c'est-à-dire du primaire supérieur. Outre la littérature, la grammaire, la géographie, l'histoire et la cosmographie, il enseignait la physique et la chimie, mais n'eut pas le temps d'y aborder les cours d'anatomie et de physiologie projetés. Subissant la concurrence des écoles des congrégations alors beaucoup mieux financées, il dut fermer. Il connut une deuxième déception en 1826, en s'associant avec un oncle pour fonder et diriger un petit pensionnat : l'oncle, qui jouait, contracta tellement de dettes que Rivail dut liquider l'institution en 1834 ; il récupéra l'argent investi mais le confia à un ami intime, qui fit faillite : il perdit tout.

Rivail rencontra sa femme, Amélie Gabrielle Boudet, née en 1795, et l'épousa en 1832. Elle était professeur diplômé et institutrice ; sa personnalité était aussi discrète, voire effacée, que celle de son mari. De 1825 à 1828, elle publia trois ouvrages sur le dessin et les Beaux-Arts. Rivail ne fut pas en reste, avec un *Cours pratique et théorique d'arithmétique*

d'après la méthode Pestalozzi, d'abord édité en 1824, puis en 1845 et en 1847 ; un *Plan proposé pour l'amélioration de l'Instruction Publique*, en 1828, couronné par l'Académie Royale d'Arras ; un *Mémoire sur l'Instruction publique adressé à Messieurs les membres de la commission chargée de réviser la législation universitaire* en 1831 ; la même année, il publia une *Grammaire française et classique* ; ensuite, ce fut un *Catéchisme grammatical de la langue française*, édité en 1848 et en 1868 ; en collaboration avec David Levi-Alvarès, autre pédagogue notoire, une *Grammaire normale des examens* en 1849, éditée chaque année jusqu'en 1883, ainsi que des *Dictées normales des examens* en 1850, rééditées quatre fois.

Rivail traduisait en anglais et en allemand, parlait néerlandais, quelques langues néolatines, avait de solides bases de latin, de grec et de gaulois. Il enseignait, avec David Lévi Alvarès, au faubourg Saint-Germain. De 1835 à 1840, il dispensa chez lui des cours gratuits de chimie, de physique, d'astronomie, de physiologie et d'anatomie comparée. De 1843 à 1848, il donna également des cours publics de mathématiques et d'astronomie.

Travailleur infatigable, Rivail était aussi comptable au Théâtre des Délassements-Comiques et participa même à l'écriture d'une comédie vaudevillesque écrite par Léonard Joseph Urbain Napoléon Gallois (1789-1851). Vers 1853, ses talents de comptable s'exercèrent à la librairie religieuse de Pélagaud, dans les bureaux de la publication catholique *L'Univers* et dans un théâtre, la salle Lacaze.

Rivail fut aussi membre d'une douzaine de ces sociétés scientifiques qui avaient pris le relais des anciennes académies dès 1793. On trouve donc sa trace comme membre adhérent ou fondateur, dans des sociétés de grammaire, d'instruction élémentaire, d'éducation nationale, de langues, de sciences naturelles, d'industrie, d'agriculture, de statistiques, d'histoire et d'arts.

Une telle activité ne fut pas sans conséquences pour sa santé. En 1852, il connut de graves problèmes oculaires et craignit de devenir aveugle. Un premier diagnostic médical fut pessimiste : il s'agissait d'une amaurose, c'est-à-dire d'une altération de la rétine ou des voies optiques, que la science du XIX^e siècle était impuissante à traiter. Rivail se tourna alors vers le magnétisme avec succès : c'est une « somnambule » qui le guérit.

Certains auteurs, notamment André Moreil, font de Rivail un franc-maçon initié à la Loge de France et qui aurait renoncé « à tout ce qui est formalisme, donc aspect cultuel, et rétrograde, de l'initiation maçonnique » ; parmi ses biographes récents, Zéus Wantuil et Francisco Thiesen réfutent cette idée. Même s'il a pu partager certains idéaux maçonniques, il semble peu vraisemblable qu'il ait franchi le pas d'une initiation, ce qui, par ailleurs, correspond parfaitement à son indépendance de vues.

C'est notamment par le truchement du célèbre Victorien Sardou qu'il commença à s'intéresser sérieusement aux phénomènes des tables tournantes. Sa première séance importante eut lieu en 1856. Il fit aussitôt preuve d'un grand esprit critique vis-à-vis des communications reçues par les médiums. Il résuma pourquoi, en expliquant que « *Les esprits, n'étant autres que les âmes des hommes, n'avaient ni la souveraine sagesse, ni la souveraine science : que leur savoir était borné au degré de leur avancement et que leur opinion n'avait que la valeur d'une opinion personnelle.* »

On lui révéla que, dans une vie antérieure, il avait été un druide, connu sous le nom d'Allan Kardec. C'est sous ce pseudonyme qu'il décida de publier tous ses travaux sur le spiritualisme, rebaptisé par ses soins Spiritisme. Des communications lui assignèrent son rôle : celui de porter la voix d'esprits supérieurs venus délivrer un message complémentaire à l'Ancien et au Nouveau Testament ; il serait non pas un prophète, encore moins un messie, mais un codificateur : c'est d'ailleurs sous ce nom qu'il est souvent désigné.

Le Spiritisme se définit comme un « *système de pensée qui prétend concilier Dieu, la Science et le Progrès* ». Les esprits le mirent en garde : « *N'oublie pas que tu peux réussir, comme tu peux faiblir ; dans ce dernier cas, un autre te remplacerait car les desseins de Dieu ne reposent pas sur la tête d'un seul homme.* »

Que l'on nous pardonne cette digression mais il nous semble utile de considérer dans quel contexte historique l'œuvre spirite d'Allan Kardec s'est inscrite.

Le Second Empire est une période extrêmement contrastée, où cohabitent des pensées contradictoires. C'est précisément ce facteur qui a permis l'éclosion spirite. Malgré les idéaux socialistes sincères de Napoléon III, l'époque, souvent qualifiée d'âge d'or du capitalisme, est autant marquée par le matérialisme que par une spiritualité en pleine mutation. Il faut rappeler que le *Manifeste du parti communiste*, de Marx et Engels, datait de 1848 et que *L'origine des espèces*, de Charles Darwin, fut publiée en 1859.

Globalement, les Français les plus attachés à la papauté ont basculé dans l'opposition, surtout quand le gouvernement mit fin aux faveurs dont bénéficiait l'Église depuis 1852 : les congrégations religieuses purent moins facilement créer des écoles confessionnelles, la presse anticléricale fut tolérée. La France, qui favorisait l'unité italienne, protégea cependant l'enclave du Vatican, en envoyant des troupes auprès du pape Pie IX contre les « Mille » de Garibaldi ; pourtant, le journal catholique et ultramontain *L'Univers* avait été interdit dès 1860 pour ses positions hostiles au régime impérial. Victor Duruy, bonapartiste anticléric, fut ministre de l'Instruction publique de 1863 à 1869. En 1867, l'Empereur s'opposa au nouvel archevêque d'Alger, Monseigneur Charles Lavigerie, qui souhaitait évangéliser l'Algérie.

Après ses travaux de restauration par Viollet-le-Duc, Notre-Dame de Paris était à nouveau consacrée, et de nombreuses églises sortirent de terre ou furent rénovées, que ce soit à Paris, dans le cadre des travaux haussmanniens (la Trinité, Saint-Augustin, Sainte-Clotilde, Saint-Ambroise...) ou en province. En 1857, les procès de Flaubert, pour *Madame Bovary*, et de Baudelaire, pour *Les Fleurs du Mal*, indiquaient clairement les évolutions de l'art et de la société. Les impressionnistes eux-mêmes, en faisant l'objet d'un Salon des refusés en 1863, se voyaient adoubés dans leur double statut d'artistes exclus mais reconnus. La même année, Ernest Renan choqua avec sa *Vie de Jésus* traitée sous un angle uniquement historique et non religieux.

Enfin, il est frappant de constater que le Second Empire est à la fois l'époque des apparitions de la Vierge, dans la grotte de Lourdes, à Bernadette Soubirous (1858), et celle des travaux de Pasteur ou des recherches d'Eiffel.

Le couple impérial était bien plus éclairé que ses adversaires et la troisième République ont bien voulu le faire croire. Quoique pieuse, Eugénie n'était pas dévote et Émile Zola lui-même évoqua la bonté de Napoléon III. Tous deux, pour des raisons différentes, furent vivement intéressés par les manifestations spiritistes, au point de faire plusieurs séances en présence du médium Home, à la Cour. Cherchant peut-être des excuses à l'Empereur pour cet intérêt, Ferdinand Bac, qui était son petit cousin germain, écrivit qu'il fallait y voir « *l'empreinte italienne, une attitude mêlée de résignation, de fatalisme et de diverses croyances* ». D'après Anna Blackwell, qui traduisit l'œuvre d'Allan Kardec en anglais, Napoléon III le convia plusieurs fois aux Tuileries pour évoquer ses écrits. Quant à l'Impératrice, l'historien et critique littéraire Frédéric Loliée précise que « *de nature mystique, pour ne pas dire superstitieuse, elle fut l'une des premières à faire école de spiritisme. Grâce à ses encouragements, les tables tournantes eurent leur période de grand succès mondain* ».

Allan Kardec publia tout d'abord *Le Livre des Esprits* (1857), qui eut un grand retentissement et fut rapidement réédité dans une version augmentée. Il y précise, afin d'éviter la confusion : « *Le spiritualisme est l'opposé du matérialisme ; quiconque croit avoir en soi autre chose que la matière est spiritualiste ; mais il ne s'ensuit pas qu'il croie à l'existence des esprits ou à leurs communications avec le monde visible. Au lieu des mots spirituel, spiritualisme, nous employons pour désigner cette dernière croyance ceux de spirite et de Spiritisme, dont la forme rappelle l'origine et le sens radical, et qui par cela même ont l'avantage d'être parfaitement intelligibles, réservant au mot spiritualisme son acception propre. Nous dirons donc que la doctrine spirite, ou le Spiritisme, a pour principes les relations du monde matériel avec les esprits ou êtres du monde invisible. Les adeptes du Spiritisme seront les spirites ou, si l'on veut, les spiritistes. Comme spécialité, le Livre des Esprits contient la doctrine spirite ; comme généralité, il se rattache à la doctrine spiritualiste dont il présente l'une des phases. Telle est la raison pour laquelle il porte en tête de son titre les mots : Philosophie spiritualiste.* » Cet ouvrage jetait les bases de la doctrine spirite.

Concrètement, qu'enseigne le Spiritisme ? Que Dieu est « *l'intelligence suprême, cause première de toutes choses. Dieu est éternel, unique, immatériel, immuable, tout-puissant, souverainement juste et bon. Il doit être infini dans toutes ses perfections, car si l'on supposait un seul de ses attributs imparfaits, il ne serait plus Dieu.* » Il a créé « *la matière qui constitue les mondes ; il a aussi créé des êtres intelligents que nous nommons Esprits, chargés d'administrer les mondes matériels d'après les lois immuables de la création, et qui sont perfectibles par leur nature. En se perfectionnant, ils se rapprochent de la Divinité.* » « *Les Esprits sont des êtres individuels ; ils ont une enveloppe éthérée, impondérable, appelée périsprit, sorte de corps fluïdique, type de la forme humaine. Ils peuplent les espaces, qu'ils parcourent avec la rapidité de l'éclair, et constituent le monde invisible* ».

Dieu crée les esprits simples et ignorants. Au début de leur existence, ils sont encore très matériels et s'incarnent dans des mondes qui leur correspondent. Ils développent et exercent leur libre-arbitre. *« Dieu n'a point créé le mal ; il a établi des lois, et ces lois sont toujours bonnes, parce qu'il est souverainement bon ; celui qui les observerait fidèlement serait parfaitement heureux ; mais les Esprits, ayant leur libre arbitre, ne les ont pas toujours observées, et le mal est résulté pour eux de leur désobéissance. On peut donc dire que le bien est tout ce qui est conforme à la loi de Dieu et le mal tout ce qui est contraire à cette même loi. »* En d'autres termes, le Diable n'existe pas selon le Spiritisme : il réside dans le libre-arbitre de l'homme. De même, l'Enfer est pour lui le fruit de son libre arbitre. *« L'incarnation n'a point été imposée à l'Esprit, dans le principe, comme une punition ; elle est nécessaire à son développement et à l'accomplissement des œuvres de Dieu, et tous doivent la subir, qu'ils prennent la route du bien ou celle du mal ; seulement ceux qui suivent la route du bien, avançant plus vite, sont moins longs à parvenir au but et y arrivent dans des conditions moins pénibles. »* *« Dieu, étant souverainement juste et bon, ne condamne pas ses créatures à des châtimens perpétuels pour les fautes temporaires ; il leur offre en tout temps des moyens de progresser et de réparer le mal qu'elles ont pu faire. Dieu pardonne, mais il exige le repentir, la réparation et le retour au bien ; de sorte que la durée du châtimement est proportionnée à la persistance de l'Esprit dans le mal ».*

Les esprits progressent et commencent une longue route vers le monde purement spirituel. Avant chaque incarnation, ils *choisissent* et *acceptent* certaines épreuves qui vont leur permettre d'expier le mal qu'ils ont commis et dont ils souffrent ; il n'est jamais imposé à quiconque davantage qu'il ne pourrait supporter (ce qui fait du suicide une faute). L'incarnation a aussi et surtout pour vocation d'apprendre, de progresser et de devenir meilleurs. *« Le perfectionnement de l'Esprit est le fruit de son propre travail. »* *« Lorsqu'une existence a été mal employée, elle est sans profit pour l'Esprit*

qui doit la recommencer dans des conditions plus ou moins pénibles en raison de sa négligence et de son mauvais vouloir. »

Pendant chaque existence, l'âme est accompagnée par un ou plusieurs guides, que l'on a souvent appelés « anges gardiens ». D'une vie à l'autre, l'oubli des circonstances est de règle : sans lui, le libre arbitre ne pourrait s'exercer. Cependant, « *les Esprits, en s'incarnant, apportent avec eux ce qu'ils ont acquis dans leurs existences précédentes ; c'est la raison pour laquelle les hommes montrent instinctivement des aptitudes spéciales, des penchants bons ou mauvais qui semblent innés en eux. Les mauvais penchants naturels sont les restes des imperfections de l'Esprit, et dont il ne s'est pas entièrement dépouillé ; ce sont aussi les indices des fautes qu'il a commises, et le véritable péché originel. À chaque existence il doit se laver de quelques impuretés. »*

Entre deux existences, l'esprit libéré de la matière erre un laps de temps variable, ce qui lui permet notamment d'entrer en contact avec ceux qu'il a laissés et de préparer sa future incarnation. Parmi les lieux sur lesquels les esprits s'incarnent, notre Terre est l'un des échelons les plus inférieurs. De nombreuses autres planètes accueillent des existences plus évoluées, plus éthérées, moins sujettes au mal.

Allan Kardec précise : « *Le Spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste ; par cela même, il touche aux bases fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme et la vie future ; mais ce n'est point une religion constituée, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a reçu le titre de prêtre ou de grand prêtre* ». « *Le vrai Spirite n'est pas celui qui croit aux manifestations, mais celui qui met à profit l'enseignement donné par les Esprits. Rien ne sert de croire, si la croyance ne fait pas faire un pas en avant*

dans la voie du progrès, et ne rend pas meilleur pour son prochain. » Et la formule suivante résume le Spiritisme tout entier : « *Hors la charité point de salut.* »

Bien évidemment, il ne s'agit ici que d'un condensé des grands principes du Spiritisme.

1858 fut une année importante, pendant laquelle le Spiritisme se structura. Tout d'abord, en janvier, Allan Kardec fonda la *Revue spirite*, dont le sous-titre fut *Journal d'études psychologiques et de spiritualisme expérimental*. Véritable fonds documentaire, regroupant travaux et réflexions, elle devait connaître un franc succès et, nous le verrons plus loin, une véritable postérité. Ensuite, il créa la Société parisienne des études spirites, ou SPES. L'appartement des Rivail, qui se trouvait au 8, rue des Martyrs, devenait trop exigü pour les séances de travail, dont les participants étaient de plus en plus nombreux. La Société œuvra d'abord au Palais-Royal (dans deux galeries successives), avant de s'installer au 59, rue Sainte-Anne, dans un passage ; en 1860, le bureau de la *Revue Spirite* y prit place et les Kardec y emménagèrent. La vocation de cette société était d'étudier « *tous les phénomènes relatifs aux manifestations spirituelles* » ainsi que « *leurs applications aux sciences morales, physiques, historiques et psychologiques* ». Il s'agissait plutôt d'étudier que de faire connaître. Les réunions se tenaient une semaine sur deux, le vendredi à 20 heures. Allan Kardec insista toujours pour qu'elles restent des « *choses sérieuses pour des études sérieuses* » et en aucun cas des expériences ou des sujets de distractions. Parmi les membres adhérents à la société (il y en avait 87 en 1862), on trouvait des magistrats, des officiers, des médecins, des scientifiques, des ingénieurs, des artistes, des civils, des membres de la noblesse et des artisans. Cette même année, on estime que pas moins de 1500 visiteurs se sont succédés rue Sainte-Anne. La Société connut parfois des moments difficiles. Conformément à ce qu'avaient annoncé les esprits, des « *éléments de dissolution* » vinrent se manifester.

Bien qu'il ait été tenté de dissoudre la SPES au cours d'un moment de découragement, Allan Kardec prit son mal en patience, resta ferme sur les exigences de l'entreprise et les choses rentrèrent dans l'ordre. L'admission de nouveaux membres fut d'ailleurs toujours l'objet d'un choix rigoureux : « *nous nous sommes réunis pour l'étude et l'observation, et non pour faire de nos séances une arène de controverses* », résuma Allan Kardec.

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible paraît en 1859 ; il s'agit principalement des réponses aux arguments les plus courants opposés au Spiritisme, présentés successivement à quelques détracteurs-types : *le visiteur*, puis *le prêtre*.

Dans *Le Livre des médiums*, sorti en 1861, Allan Kardec se penche sur les différentes variétés de manifestations des esprits, sur leurs limites et leurs dangers, ainsi que sur les faux médiums et les charlatans. Il insiste sur le fait que, lorsqu'ils sont réels, ces phénomènes, fondés sur une loi de la nature liée à l'existence de l'âme, à sa survivance au corps et à ses manifestations, n'ont rien de merveilleux ni de surnaturel, dès lors que l'on en connaît la cause. Il s'agit donc d'en pratiquer une étude sérieuse, persévérante et approfondie.

Voyage spirite est une publication de 1862, qui dresse un compte-rendu des visites qu'Allan Kardec faisait aux différents centres qui surgissaient en France ; cette année-ci, son voyage dura 7 semaines et s'échelonna sur une vingtaine de localités. C'est dans ce cadre qu'Allan Kardec prononça, lors des réunions générales à Lyon et à Bordeaux, cette phrase fondatrice : « *Hors la charité point de salut. Hors la charité point de vrais spirites.* »

L'Évangile selon le Spiritisme fut publiée en 1864. La doctrine avait surtout gagné des partisans en Europe et en Amérique,

deux continents où le christianisme est essentiel. Cet ouvrage répondait à un besoin de concilier le Spiritisme et l'héritage chrétien et de démontrer que les exigences morales de l'un s'inscrivent parfaitement dans l'autre. Il souligne que le Christ fait allusion, en maintes circonstances, au monde spirituel tel que la doctrine en fait la révélation ; beaucoup de ses propos sont donc restés inintelligibles ou ont été mal interprétés. De même qu'il a déclaré : « *Je ne viens point détruire la loi, mais l'accomplir* », le Spiritisme vient compléter la loi chrétienne. L'ouvrage est suivi d'un recueil de prières. Dans des éditions futures, les préceptes de Benjamin Franklin ont été ajoutés aux prières. Celles-ci correspondent parfaitement à l'élévation, voire la rigueur morale du Spiritisme : *tempérance, silence, ordre, résolution, économie, travail, sincérité, justice, modération, propreté, tranquillité et humilité* sont les vertus prônées, qui n'ont rien à envier à *L'Imitation de Jésus-Christ* de Thomas à Kempis dont la traduction de Félicité Robert de Lamennais, en 1825, venait de renouveler le succès en France (Monseigneur Darboy, archevêque de Paris, le traduisit en 1852).

En 1865, paraît *Le Ciel et l'Enfer*. Toutes les religions ont admis le principe du sort heureux ou malheureux des âmes après la mort, selon les peines (doctrine de l'enfer) et les jouissances futures (doctrine du paradis) qui résultent du comportement de l'être pendant son incarnation. En revanche, la nature de ces sanctions ou récompenses et les conditions de leurs attributions varient beaucoup. L'ouvrage répertorie notamment les témoignages d'Esprits selon leur condition de souffrance ou de bonheur. Le Spiritisme estime donc ainsi proposer une vision de l'avenir plus logique et plus digne de la grandeur, de la justice et de l'infinie bonté de Dieu.

Cette même année, et l'année suivante, Allan Kardec surmené paya le contre-coup de son travail. Il était seul pour tout gérer du secrétariat, des correspondances, de la simple organisation des séances de travail, des travaux préparatoires aux éditions et des

aspects de diffusion (auprès des libraires notamment). Il dut prendre un repos forcé.

La Genèse selon le Spiritisme est publiée en 1868. À l'époque, de nombreuses découvertes scientifiques, notamment par le biais de la géologie, de l'archéologie et des sciences naturelles, ne cessaient de contredire certains points fondamentaux de la tradition chrétienne. La Bible était encore majoritairement prise *stricto sensu* et lue au pied de la lettre, comme un texte intouchable. Il n'est pas inutile de rappeler que la datation des textes bibliques, produite par le croisement de méthodes telles que la philologie, la paléographie, la comparaison avec d'autres textes antiques et l'archéologie, la font remonter du VIII^e au II^e siècle avant notre ère, c'est dire à quel point les lecteurs de l'époque n'avaient rien de commun avec ceux du Second Empire, et combien leur compréhension des choses était différente. Essayant de concilier la science et la religion, Allan Kardec avance des arguments pour démontrer comment, à la lumière du Spiritisme, les histoires bibliques sont scientifiquement explicables. On notera d'ailleurs son insistance, et celle de certains de ses successeurs, à souligner les démonstrations scientifiques du Spiritisme et à confronter toutes les connaissances avec les sciences. C'est un trait de l'époque : la science était considérée comme une source de progrès, susceptible de tout expliquer et de permettre aux sociétés d'en finir avec certaines de leurs craintes ; l'utopie du progrès était vive. Paris, devenue Ville Lumière grâce aux gigantesques travaux d'Hausmann, n'en avait-elle pas fini avec les épidémies de choléra, grâce à son puissant réseau d'égouts ? Il faudra notamment attendre des faits divers comme le naufrage du Titanic ou des événements comme la Grande Guerre, pour que cette utopie soit ébranlée. Il s'agissait en outre de se démarquer d'une croyance aveugle et superstitieuse, qui était encore souvent présente, pour aborder une « *foi inébranlable* » qui peut « *regarder la raison face à tous les âges de l'humanité* ».

Le « codificateur » s'éteignit le 31 mars 1869 (beaucoup de spirites utilisent la formule : « *il se désincarna* »). Alors qu'il

recevait le garçon de boutique d'une librairie, il s'affaissa sans un mot, victime d'une rupture d'anévrisme dans l'aorte ; il était âgé de 65 ans. Selon un témoin qui arriva sur les lieux peu après, il semblait « *reposer doucement et goûter le plaisir doux et calme du devoir accompli (...) moins le souffle, il dormait* ». Plusieurs chantiers l'occupaient alors, dont le déménagement de la SPES, et le sien, au 39, avenue et Villa Ségur, ainsi que la rédaction de sa propre succession, formulée dans une *Constitution transitoire du Spiritisme*.

La presse relata son décès, souvent avec des traits d'humour ou de malice, hormis le journal *Paris*, sous la plume de Pagès de Noyez, un sympathisant de la doctrine.

Le 2 avril, il fut d'abord inhumé au cimetière Montmartre. Par la suite, il prit place au Père-Lachaise, dans la célèbre sépulture en forme de dolmen, toujours fleurie de nos jours. Son épouse Amélie s'éteignit en 1883.

Comme leur nom l'indique, les *Œuvres posthumes d'Allan Kardec* suivirent après sa mort. Elles comportent des textes qui nous permettent de mieux connaître l'homme et d'aborder le Spiritisme sous un angle différent.

Une postérité contrastée _____

Le retentissement du *Livre des Esprits* et le succès des publications suivantes suscitèrent certes de nombreuses vocations spirites mais aussi, évidemment, envie et malveillance. Si des personnalités comme Victor Hugo, Théophile Gautier ou Camille Flammarion se laissèrent convaincre par les phénomènes, voire par la philosophie spirite, les détracteurs ne manquèrent pas, ni les attaques violentes. L'Église se montra particulièrement virulente, notamment à Barcelone où des livres spirites firent l'objet d'un autodafé solennel, digne des plus beaux jours de l'Inquisition. Il est intéressant de se pencher sur quelques aspects de ce rejet, cela permettant de mesurer l'impact de la doctrine et d'évaluer la nature des attaques dont elle a fait l'objet.

Allan Kardec répugna à répondre à tous ses détracteurs ; lorsqu'il le fit, ce fut toujours avec courtoisie et précision, même s'il est manifeste que parfois la lassitude le prenait, surtout lorsqu'il s'agissait de répondre aux mêmes erreurs, aux mensonges inlassablement repris. Aucun détracteur du Spiritisme ne l'a jamais vraiment combattu en connaissance de cause : les attaques étaient toujours basées sur des citations tronquées, sur des procès d'intention, fréquemment aussi sur de pures et simples calomnies. Par exemple, en 1859, le docteur Jambert de Lamballe élaborait une théorie pour expliquer physiologiquement les bruits attribués aux esprits, comme si le Spiritisme se bornait à des phénomènes acoustiques ; la même année, un article hostile de l'abbé François Chesnel fut publié et un feuilleton d'Oscar Comettant parut dans *Le Siècle* pour ridiculiser la doctrine ; en 1860, ce fut au tour du docteur Louis Figuière de s'attaquer au Spiritisme, tandis que *La Gazette de Lyon* s'amusait à en ridiculiser les adeptes. La *Bibliographie catholique* se livra, sous la plume de Georges Gandy, à une charge féroce, et le futur président de la République Émile Deschanel se déchaîna dans le *Journal des Débats*. L'année

suivante, la brochure *Réfutation complète de la doctrine spirite au point de vue religieux* fut rédigée par le Père Marouzeau (il y fut répondu). En 1862, Allan Kardec fut accusé d'avoir amassé des millions, grâce au Spiritisme, par un ecclésiastique lyonnais ; Armand Trousseau s'indigna dans une conférence de la crédulité des adeptes. Le Père Lapeyre, puis l'évêque du Texas en visite à Lyon, se fâchèrent tout rouge ; un prêche, dans l'église de Saint-Jean, accusa le Spiritisme de maux nombreux : « *détruire la famille, avilir la femme, prêcher le suicide, l'adultère et l'avortement, préconiser le communisme, dissoudre la société* ». On ne peut reprocher à quelqu'un son ignorance, mais pour un prêcheur, débiter autant d'énormités et de contrevérités témoigne d'un manque de respect peu commun de son auditoire. Dans la même tonalité de haine, en 1863, la brochure *Du Spiritisme* parut à Lyon, sous la plume du révérend père Nampon, qui évoqua « *l'horreur que doit inspirer cette abominable doctrine* », tandis qu'à Alger, Louis Leblanc de Prébois se livrait à des calculs farfelus dans « *Le budget du Spiritisme, ou exploitation de la crédulité humaine* ». Dans cette même ville, cette année-là, une lettre pastorale édicta d'ailleurs l'interdiction formelle du Spiritisme dans tout le diocèse. Heureusement, çà et là, des voix mieux informées, parfois même au sein du clergé, s'élevaient pour constater combien le Spiritisme sublimait le Christianisme, respectait la Vie, suscitait l'espoir et encourageait à l'amélioration de chacun.

Allan Kardec s'est éteint avant la guerre de 1870, la Révolution du 4 septembre, le siège de Paris et la Commune de 1871. Cette dernière fut l'occasion d'un anticléricalisme violent, accompagné d'une véritable paranoïa « complotiste ». Le retour de la République fut marqué par le triomphe des valeurs laïques dont la France resta, depuis, une fière héritière, faisant de l'obscurantisme le fruit exclusif de la religion et, par extension, de toute spiritualité, et prônant la laïcité comme une garantie de paix sociale. Aujourd'hui encore, le Sacré-Cœur, érigé après les massacres de la Commune (dont les communards furent majoritairement les victimes mais ponctuellement aussi les

auteurs), cristallise une haine farouche, comme un « retour à l'ordre » et un triomphe de l'obscurantisme.

Malgré l'énergie déployée contre le Spiritisme, les ouvrages d'Allan Kardec furent tous régulièrement réédités. La *Revue spirite* fut reprise par Pierre-Gaëtan Leymarie, puis par ses successeurs, jusqu'à la Grande Guerre. Léon Denis la remit en vigueur, grâce à Jean Meyer puis à Hubert Forestier, qui la reprit après l'interruption de la Deuxième Guerre mondiale. En 1971, André Dumas devint le rédacteur en chef. En 1977, la *Revue* fut absorbée par une autre publication mais Roger Perez, président de l'Union spirite française, et Louis Serré finirent par la faire reparaître en 1989. Une structure éditoriale conçue pour la pérennité de sa publication fut mise en place en 1998, à l'occasion du 2^e Congrès Spirite Mondial. En 2007, lors du 5^e Congrès, les droits de propriété de la *Revue* furent acquis par le Conseil spirite international, instance qui revendique environ 20 000 pratiquants réguliers, à travers 36 nationalités différentes, ce qui, selon l'auteur Djénane Kareh Tager, « *n'inclut pas les dizaines de millions de sympathisants et de pratiquants amateurs* ».

Sur ce rejet épidermique, tout particulièrement propre à la France, l'un des auteurs qui a porté le regard le plus aigu comme le plus inspiré est Eugène Green. Cet écrivain, poète, metteur en scène et cinéaste, médium lui-même, introduit toujours une dimension spirituelle dans son œuvre. Il témoigne : « *Mes premières expériences avec des êtres non corporels ont eu lieu en France* ». « *J'ai également connu la manifestation de présences par l'odorat, lorsqu'un intérieur s'est inexplicablement rempli d'une odeur précise : des roses, de l'encens, et même une fois, dans une maison du centre de la France dont j'ignorais qu'elle eût été construite par un armateur breton, la mer.* » Il évoque également des expériences dans un hôtel à Prague et dans la chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon ; il ajoute avec humour : « *Avouer avoir trouvé un sujet de film grâce à des "présences" ne peut manquer de susciter, chez des gens raisonnables, la colère, le mépris ou la pitié* ».

Fabien Gris, agrégé de Lettres modernes et docteur en langue et littérature françaises, résume l'esthétique d'Eugène Green, qui critique « *le régime progressiste propre à la modernité, fondé sur des principes positivistes, normatifs et laïques, hérité des Lumières et de la Révolution française, prolongé et sacralisé par le basculement républicain de 1870.* » Ainsi, la posture dite antimoderne, terme proposé par l'historien de la littérature Antoine Compagnon (dont Chateaubriand, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly ou Huysmans sont d'autres figures) se caractérise par « *le rejet de la société capitaliste et industrielle occidentale, et de l'ensemble de ses corollaires, de l'urbanisation à la standardisation, de l'individualisme à l'esprit bourgeois* ».

Eugène Green glisse dans la bouche de l'un des personnages de son roman *La reconstruction* : « *Depuis trois siècles, en Europe, on essaie d'évacuer cette lumière de notre être afin que la raison triomphe. Ce que nous appelons le progrès est en grande partie une campagne violente qui s'exerce contre nous-mêmes, et où se profile de notre disparition* ». Dans *La Bataille de Roncevaux*, il ajoute, avec un humour à froid qui ne manque pas sa cible : « *Comme tout le monde a eu la chance de le constater tout au long du XX^e siècle, grâce à l'empire de la Raison et aux progrès de la science, l'histoire suit son mouvement inéluctable vers le perfectionnement de l'humanité* ».

Au XXI^e siècle, la religion est souvent ressentie comme un véritable fléau. L'extrémisme islamiste n'y est pas étranger, qui cristallise dans l'imaginaire tout l'obscurantisme qu'une société laïque, réputée harmonieuse, peut redouter. Peu importe si, dans les faits, les religions aussi sont persécutées : sur 196 pays étudiés, l'association Aide à l'Église en détresse en pointe 38, dans son rapport de 2016, qui « *ont montré des preuves indubitables de violations importantes de la liberté religieuse* ». Dans 14 pays, c'est-à-dire dans 37 % des cas, la situation a empiré. En Corée du Nord, par exemple, la religion est remplacée le « *culte exclusif de la personnalité des dirigeants* » et en Chine, des signes violents de répression sont constatés : la

laïcité, manifestement, n'est pas une panacée et ne constitue nullement une garantie de paix sociale.

La posture des héritiers des Lumières et de la Révolution française est souvent celle d'une affirmation péremptoire de la raison (c'est-à-dire, bien souvent, d'un positivisme obtus) contre ce qu'ils qualifient d'obscurantisme ou de superstition. S'y ajoutent des motivations pragmatiques de convenance personnelle, lorsque la réfutation de l'existence de Dieu donne simplement à l'individu l'impression d'être plus libre et plus grand. En tout état de cause, n'en déplaise aux athées, *croire* que Dieu n'existe pas relève d'une simple croyance qui n'est en rien supérieure à celle de *croire* qu'il existe.

De son vivant, discret comme à son habitude, Allan Kardec garda toujours sa dignité face aux critiques et aux calomnies. Il est surprenant de lui trouver un farouche adversaire du Spiritisme en la personne de Daniel Dunglas Home, ou Hume, un écossais médium introduit à la cour de Napoléon III par Stéphanie Tascher de la Pagerie. Il y fit des séances en présence du général Espinasse, du chambellan Félix Baciocchi, de Madame la comtesse de Montebello et du couple impérial. Ses pouvoirs furent évidemment soupçonnés de fraude mais il eut tout de même la tranquille audace d'annoncer que le Prince impérial ne régnerait pas (cette prophétie se réalisa). Il ne supporta pas, dans le Spiritisme, l'idée de la réincarnation. Ses réfutations naïves et hâtives lui firent prétendre avoir reçu d'Allan Kardec un *mea culpa* à l'heure même de sa mort. Il osa lui prêter la confession suivante : « *Je me demande comment j'ai pu me draper dans mon manteau de demi-dieu, me croire un deuxième sauveur de l'humanité. Orgueil insensé que je déplore amèrement !* ». Pratique étonnante pour un médium, qui devait pourtant savoir qu'à l'heure de sa mort, un esprit est toujours plongé dans un trouble qui peut durer un certain temps... Home, en outre, méconnaissait la simplicité, l'humilité et la discrétion d'Allan Kardec. Mais donnons-lui la parole afin de comprendre sa réfutation de la réincarnation : « *Le monde réincarnationniste est comme un théâtre où des marionnettes apparaissent, pirouettent et disparaissent au gré de celui qui*

tient les fils. À chaque scène nouvelle, les marionnettes sont mises en pièces, jetées en tas, et la défroque sert à fabriquer de nouveaux pantins qu'on habille au hasard». Home, en présentant les vies successives comme une loterie dénuée de sens, occulte une bonne moitié du *Livre des Esprits* qui, précisément, traite en profondeur de la réincarnation. Il y est notamment exposé que l'esprit choisit chacune de ses incarnations dans un but précis d'avancement et que ces successions d'existences s'inscrivent dans une loi de progrès providentielle. Dans le même objectif d'évacuer la doctrine au plus vite et sans s'encombrer de trop d'honnêteté, Home pointe un extrait du *Livre des Esprits* et s'en empare pour s'indigner.

« D. - L'esprit d'un enfant mort en bas âge est-il aussi avancé que celui de l'adulte ?

R. - Quelquefois beaucoup plus, car il peut avoir beaucoup plus vécu et avoir plus d'expérience, si surtout il a progressé » et commente : *« Ici, la contradiction est flagrante. Si, comme Kardec l'assure, l'esprit incarné ne conserve aucun souvenir du passé, à quoi donc peut bien lui servir l'expérience d'une vie antérieure ? Cela revient à dire que l'enfant peut être plus avancé que l'adulte, parce qu'il sait quelque chose qu'il a oublié ! »*.

Contradiction flagrante ? Home aurait dû lire l'ouvrage et consulter *Qu'est-ce que le Spiritisme*, qui répond longuement à cette question lancinante de l'oubli. Il faut dire que beaucoup en font l'argument massue pour combattre le Spiritisme. Pourtant, il suffit de regarder autour de soi : la réinsertion sociale est déjà difficile au sein d'une même vie, alors que seraient les souvenirs des vies antérieures successives ! Ils empoisonneraient toute nouvelle existence. La honte des mauvaises actions passées, la réminiscence des relations vécues seraient un handicap insurmontable à l'exercice spontané du bien et du mal, et donc à la responsabilité des actes induite par le libre arbitre. À la fin du XX^e siècle, le « droit à l'oubli » a été suscité. Il permet de demander le retrait de certaines informations susceptibles de nuire, et relatives à des actions

commises ou à des propos tenus dans le passé. En 2009, une campagne pour le « droit à l'oubli numérique » a même été lancée. En 2014, une décision de la Cour de justice de l'Union européenne a été rendue à ce sujet, obligeant Google à s'adapter dès le mois de mai et mettant à la disposition des internautes un formulaire spécifique. En juillet, plus de 91 000 demandes de retraits avaient été formulées. Cela prouve parfaitement que la mémoire du passé (et, pour cet exemple, d'un passé très récent) constitue fréquemment un véritable handicap. En tout état de cause, pour ce qui est de la réincarnation, le souvenir des circonstances n'a aucune importance : c'est la leçon retenue qui, seule, a de la valeur, et qui se manifeste par les prédispositions et l'innéité. Pour enfoncer le clou et, du même coup, parachever sa mauvaise foi, Home conclut : « *Kardec nous fait l'effet d'un écolier du Moyen Âge, disciple convaincu de saint Thomas d'Aquin, qui reviendrait au dix-neuvième siècle troubler les recherches d'un groupe de savants positivistes parce qu'on ne voudrait pas disputer avec lui suivant les règles d'Aristote. Il tient en sa main dextre un parchemin (...) : " Ma mission est double : je prends la place du Christ, et je confonds l'identité de la créature. "* » Son argumentation se limite à sortir des citations de leur contexte et à accuser Allan Kardec d'orgueil. Il devrait plutôt nous en dire davantage sur le sort réservé aux enfants morts en bas âge ou à celui des handicapés mentaux à leur mort.

Les attaques contre Allan Kardec et contre la doctrine ne s'arrêtèrent pas à sa mort. Certains groupes spirites de Lyon furent soupçonnés d'activités anarchistes et le préfet Ducros prit des mesures prohibitives. En 1875, un procès retentissant eut lieu, souvent désigné sous le nom de « procès des spirites », dont l'objet était de dénoncer des « faux » produits lors d'expériences spirites, notamment par le médium Edouard Buguet qui, contrairement aux prescriptions très strictes laissées par Allan Kardec sur ce sujet, était vénal. 140 témoins, dont le ministre américain O. Sullivan, défilèrent vainement témoigner en sa faveur. Pendant ce procès, Amélie Kardec, entendue comme témoin, fut traitée avec une grossièreté choquante. Pierre-Gaëtan Leymarie, alors gérant de la SPES, fut condamné à un an de prison et à 500 francs d'amende.

D'autres coups-bas furent parfois sordides. C'est ainsi que, dans les années 1930, un belge, Louis Dulier, se rebaptisa Marcel Kardec et se proclama petit-fils d'Allan Kardec. Il mena une campagne anti-spirite, à grands renforts de prestidigitations, sans même parvenir à convaincre les détracteurs du Spiritisme les plus acharnés.

Sur le blog *Sciences et pseudo-sciences*, Jacques Poustis s'amuse. Certes, il n'est qu'un « *chanteur, conteur, magicien rationaliste, c'est-à-dire qu'il se sert de l'art, du rêve et de la caresse de nos sens pour nous apprendre des choses rationnelles sur le monde, non pour flouer le public* », mais ses arguments ne volent pas plus haut que ceux de la plupart des grands sceptiques. Puisque le monde matériel est un effet et le monde spirituel la cause, dit-il, « *on retrouve là une tautologie pratique mais simpliste, vieille comme la pensée religieuse, qui ne peut évidemment aboutir qu'au questionnement infranchissable suivant : oui, mais alors quelle est la cause de Dieu ? Les "livres révélés" du Spiritisme éludent habilement cet ultime et angoissante question* ». Si J. Poustis imagine un instant que Dieu pourrait avoir une cause, c'est qu'il n'arrive tout simplement pas à le concevoir. Dieu, précise clairement le Spiritisme, est justement « *la cause première* ». L'idée de Dieu dépasse J. Poustis, tout comme elle dépasse chacun ; celle de l'infini, pourtant maniée couramment par la science et par les mathématiques, produit le même effet sur tout cerveau humain. Quand la science nous apprend que le télescope Hubble a découvert un nuage de gaz et de poussière de 3 700 années-lumière de diamètre, notre esprit peut-il réellement se figurer une telle dimension ? Évidemment non mais ce n'est rien, pourtant, auprès des 45,6 milliards d'années-lumière auxquels on évalue la dimension de l'univers, du moins des régions d'où provient aujourd'hui le fameux rayonnement fossile, le plus lointain observable. Du côté de l'infiniment petit, il suffira de savoir que nos savants comptent les électrons et les quarks en millionième de milliardième de mètre pour prendre la mesure, pourtant bien scientifique, de ce qui dépasse notre entendement. La notion de Dieu paraît soudain beaucoup moins extraordinaire, lorsque l'on évoque ces chiffres qui sont au-delà même du vertigineux.

Jacques Poustis, qui interprète par ailleurs certaines lignes du *Livre des Esprits* pour leur faire dire ce qu'elles ne disent pas, notamment au sujet de la génération spontanée, semble refuser absolument de croire en quoi que ce soit mais, plus exactement, il part d'un postulat qui tient chez lui du paradigme : rien n'existe en dehors du champ de la science actuelle. Il compare les tables tournantes à des « *stratagèmes grossiers : "médiurnité" et "séances d'évocation", autrement dit "illusion" et "spectacles de magie" constituent l'essentiel des preuves qui légitimaient la doctrine* ». Au sujet des parapsychologues modernes, il insiste sur le fait qu'ils œuvrent « *sans légitimité scientifique* » ; il boucle le sujet des techniques nouvelles de médiurnité avec désinvolture. « *Les ficelles restent quand même bien grosses pour qui se refuse à être pris pour un demeuré* ». Voilà sans doute l'argument réel : l'amour-propre, la peur du ridicule. La raison, ou ce qui est supposé en relever, est forcément supérieure, noble, sérieuse, authentique. C'est finalement une religion de la déesse raison, et pas des plus éclairées puisqu'elle jette aux orties, et avec quel mépris, toute ouverture d'esprit à des phénomènes aussi anciens que l'Humanité elle-même et dont Jacques Poustis pourrait d'ailleurs facilement faire l'expérience lui-même.

La persistance des attaques contre le Spiritisme fut corollaire d'un succès qui ne se démentait pas. En France, la relève d'Allan Kardec fut d'abord assurée par Léon Denis (1846-1926), auteur d'ouvrages nombreux, et notamment : *Le Pourquoi de la Vie* (1885), *Après la Mort* (1889), *Christianisme et Spiritisme* (1898), *L'Au-delà et la Survivance de l'Être* (1901), *Dans l'Invisible* (1903), *Le Problème de l'Être et de la Destinée* (1905), *Jeanne d'Arc Médium* (1910), *Esprits et Médiurns ; Synthèse doctrinale et pratique du Spiritualisme ; Le Spiritualisme et le Clergé Catholique* (1921). Gabriel Delanne (1857-1926), ingénieur de formation, laissa une œuvre abondante, dont on peut citer *Le Spiritisme devant la science* (1885) ; *Le phénomène spirite* (1909) ; *L'évolution animique* (1897) ; *Recherches sur la médiurnité* (1923) ou encore *L'âme est immortelle* (1899). Il tenait beaucoup aux

confirmations du Spiritisme par la science. Henri Sausse (1851-1928) fut lui aussi une figure importante et un médium puissant ; le célèbre astronome Camille Flammarion (1842-1925), quant à lui, publia trois ouvrages d'une série baptisée *La mort et son mystère*. Louis Jacolliot (1837-1890), d'abord avocat, fut juge en Inde et à Tahiti. Il s'intéressa à la culture indienne. Il écrivit *Le Spiritisme dans le monde* en 1875. Parachevant l'œuvre d'Allan Kardec, l'Union spirite française fut créée à Paris en 1919. S'il paraît que, dans les années 1980, le Spiritisme connut un regain d'intérêt, il est clair, cependant, que la France reste allergique à toute transcendance.

Le Brésil, bien au contraire, s'empara du Spiritisme avec un enthousiasme absolu. Un procès-verbal de Bahia, daté de 1845, mentionne déjà l'organisation de réunions pour faire entendre « *les révélations des âmes des morts* ». Le Spiritisme a donc pu s'y implanter le plus naturellement du monde et les ouvrages d'Allan Kardec y furent rapidement traduits. Luiz Olimpio publia *Philosophie spiritualiste* en 1866 et édita dès 1869 un journal spirite. Le médecin Adolpho Bezerra de Menezes Cavalcanti, Augusto Elias da Silva, Antônio Gonçalves da Silva, Augusto Militão Pacheco, Anália Franco, Euripedes Barsanuflo, Cairbar Schutel, Silvino Canuto Abreu, Herculano Pires, Divaldo Pereira Franco, Delindo Amorim, Hernani Guimarães Andrade sont quelques-uns des grands noms de l'histoire du Spiritisme brésilien. Le plus célèbre médium brésilien fut sans doute Francisco Cândido Xavier, dit Chico Xavier (1910-2002). Enfant maltraité, il eut ses premières expériences médiumniques vers l'âge de neuf ans. Il réalisa plus de 400 livres, la plupart psychographiés, et se produisit fréquemment sur les plateaux de télévision. Il fit même l'objet d'une étude de la part de la NASA. Outre ses dons, il se montra très actif pour favoriser l'aide sociale. À sa mort, plus de 300 000 personnes défilèrent devant son corps.

Il est permis de s'interroger : pourquoi le Brésil plutôt qu'un autre pays ? S'il est catholique, les croyances « magico-

spirituelles » (selon le terme employé par l'agrégé d'histoire Guillaume Cuchet, auteur de l'ouvrage *Histoire et anthropologie religieuses des sociétés contemporaines*) sont profondes. La cohabitation des morts et des vivants ne soulève ni crainte ni indignation. Les écrits du grand écrivain Paulo Coelho portent d'ailleurs l'empreinte du Spiritisme. L'œuvre spirite constitue en outre une vitrine à sa mesure : toutes ces personnalités fondèrent des dispensaires, des bibliothèques, des écoles maternelles, le premier collège à classe mixte (qui porte le nom d'Allan Kardec). On trouve également des crèches, des orphelinats, des cliniques, des écoles professionnelles, des maisons de retraite fondées par des œuvres spirites. Des associations se sont créées : de militaires spirites (1944), de médecins spirites (1995), de magistrats spirites (1999), de psychologues spirites (2003), d'artistes et d'enseignants spirites (2004). Les députés brésiliens ont dédié plusieurs séances de l'Assemblée nationale à Allan Kardec et à son œuvre ; des timbres à son effigie, des rues, des mémoriaux et des établissements à son nom furent créés ; le prénom Allan, parfois orthographié Alan, y est courant. Bref, le Brésil ne ressent aucune gêne face au Spiritisme et même, se revendique le « *maior país espírita do mundo* » (le plus grand pays spirite au monde).

Le culte antoiniste, non prosélyte et non exclusif, est directement inspiré de la philosophie spirite ; il combine des éléments de catholicisme avec la foi en la réincarnation et en la guérison par le magnétisme : l'homme doit atteindre la pleine conscience en se débarrassant de l'illusion de la matière produite par son intelligence ; seule, la progression morale permet de se libérer du cycle des réincarnations. Le caodaïsme, lui, est une religion syncrétiste fondée en 1921 et instituée en 1925 en Cochinchine (sud du Viêt Nam actuel) par Ngô Van Chiêu, fonctionnaire vietnamien. Ce dernier déclara être entré en contact avec un esprit, Cao Dai Tien Ong, qui lui ordonna de créer le caodaïsme ; ce fut Lê Văn Trung qui s'en chargea. Cette religion fut reconnue en 1926 par les autorités coloniales

de l'Indochine française ; actuellement, on évalue ses adeptes à plus de 5 millions.

Oskar Ernst Bernhardt (1875-1941), qui prit comme nom de plume Abd-ru-shin (ou Abdruschin), fut un écrivain allemand auteur de l'ouvrage *Dans la Lumière de la Vérité - Message du Graal* (1931), dans lequel il se présente comme le Fils de l'Homme qui devait venir pour le Jugement dernier. Il y explique l'expression de la volonté créatrice divine, affirme ne pas apporter une nouvelle religion et rester indépendant de toute influence, même si celle du Spiritisme y est évidente. Son œuvre a donné lieu à la création du Mouvement international du Graal fondé en 1946.

Étrangement, c'est peut-être de la science elle-même, elle que l'on estime toujours irréconciliable avec la spiritualité, elle qui dans l'imaginaire collectif incarne la raison face à l'irrationnel ou la lumière contre les ténèbres, que s'écrira un jour un point final. L'esprit ou la conscience quantique sont une hypothèse dont les fondements ont été posés dans les années 1960. En leurs temps, Galilée et Newton excluaient les sensations du monde physique. Leur observation se bornait à la forme, au nombre et au mouvement des corps étudiés. Couleur, son, goût et odeur étaient considérés comme des représentations subjectives, parvenant à l'homme grâce à ses sens, et que la science devait donc exclure, afin de pouvoir analyser l'univers de façon purement mathématique. L'idée est donc venue aux scientifiques, pour expliquer pleinement la conscience et en éclairer la notion, de dépasser cette dichotomie.

C'est dans la neurophysiologie que les savants sont allés chercher de nouveaux matériaux pour échafauder une théorie qui n'est pas encore pleinement vérifiée. Plusieurs scientifiques la cautionnent, quoique de façon différente, et notamment Karl H. Pribram et Henry Stapp. Des savants comme David Bohm (auteur du livre *Quantum Theory*), Basil Hiley, David Peat,

Paavo Pylkkänen, Gustav Bernroider et bien d'autres travaillent sur le sujet. Certains d'entre eux en arrivent d'ailleurs à appeler de leurs vœux une redéfinition de l'esprit de la matière, ce qui serait probablement une grande avancée dans l'approche, toujours très manichéenne, de l'univers (et il est intéressant de noter que le Spiritisme, précisément, s'intéresse à la spiritualisation de la matière aussi bien qu'à la matérialisation du spirituel). La théorie de David Bohm suppose qu'il existe une unité indivisible, un ordre implicite dans l'univers, à partir desquels apparaît l'ordre explicite de l'univers, c'est-à-dire tel que nous le connaissons.

Certaines conclusions actuelles de la physique quantique, tirées par le physicien Roger Penrose et par le docteur Stuart Hameroff, proposent que les âmes ou esprits des êtres humains seraient « *issus de la fabrication même de l'univers et existeraient depuis le commencement des temps* ». En d'autres termes, il ne faudrait plus y voir « *la simple interaction des neurones dans le cerveau* ». On se doute que de nombreux scientifiques se sont aussitôt dressés contre ces conclusions mais S. Hameroff souligne que les effets quantiques jouent déjà un rôle connu dans des processus biologiques nombreux, par exemple la navigation des oiseaux, la photosynthèse ou même l'odorat.

Nous allons d'ailleurs nous pencher sur l'œuvre d'un autre scientifique. Dans les années 1970, un médecin se pencha sur un phénomène qui n'avait alors été évoqué qu'en pointillé. Même si certains récits très anciens en portaient déjà les traces (cet auteur mentionne Platon, le *Livre des morts* tibétain et même la Bible), un évident tabou continuait de peser sur le sujet et la parole n'avait pas encore été libérée. Le résultat fit l'effet d'une bombe, commencement d'une série de best-sellers qui permit à de nombreuses personnes d'oser enfin s'exprimer et de raconter librement ce qu'elles avaient connu. Ce phénomène, le plus couramment désigné sous le nom d'expérience de mort

imminente, mérite d'être apprécié à la lumière des écrits
d'Allan Kardec.

Travaux autour de l'âme _____

En 1975, un médecin, Raymond Moody, publia un livre qui eut un succès retentissant aux États-Unis puis dans le monde entier. Il s'intéressa à un phénomène qui porte plusieurs noms : EMI (expérience de mort imminente), EFM (expérience aux frontières de la mort), ESM (expériences au seuil de la mort), EPM (état proche de la mort) et NDE, une formule anglaise (*Near death experience*). Beaucoup de termes pour une même réalité ! Par respect pour la langue française, nous emploierons dans cet ouvrage le terme EMI.

Grâce aux progrès de la médecine, la réanimation permet aujourd'hui de sauver de nombreux patients qui, cinquante ans en arrière, seraient bel et bien décédés. Les services d'urgence se sont considérablement aguerris et modernisés ; les moyens de communication pour les alerter sont aujourd'hui nombreux. Les gestes des premiers secours sont enseignés à un nombre croissant de particuliers ; le premier défibrillateur automatique commercial date de 1994. Aujourd'hui, certains modèles parviennent même à analyser de façon automatique l'activité cardiaque d'une personne en arrêt cardio-respiratoire, de façon à éviter toute prise de décision au manipulateur et donc, tout geste fatal que la panique pourrait entraîner. Bref, des sujets de plus en plus nombreux reviennent à la vie après un passage plus ou moins long de mort clinique.

Les individus ayant connu une expérience de mort imminente se comptent en réalité par millions. Il ne s'agit nullement d'un phénomène rare dont les témoignages seraient épars. La plupart des sujets qui l'ont expérimenté, de peur de passer pour des fous (ces fameux « demeurés » dont parlait notre sceptique du chapitre précédent), préféreraient ne rien dire de leur expérience et le livre de R. Moody a levé ce tabou. Qui sont-ils ? Des mystiques abrutis par leurs superstitions ? Certes, il y a des

croyants : des musulmans, des bouddhistes, des chrétiens ou des juifs, mais aussi des athées, parfois convaincus ; et tous racontent, à quelques détails près, la même chose. On se doute que les mots manquent (surtout à des gens qui ne croient en rien) pour décrire leur « corps » alors que, précisément, ils en sont sortis, mais la concordance est frappante : « *un nuage, un brouillard, une sorte de fumée, une vapeur, une transparence, une nuée colorée, une fumerolle, un centre énergétique* ». Certains ne connaissent que les premières étapes de ces sorties du corps, d'autres en franchissent tous les stades, et ces derniers sont ceux que l'expérience transforme le plus profondément.

Raymond Moody est né en 1944. Médecin, docteur en philosophie et en psychologie, il a été psychiatre. Pendant vingt ans, il a recueilli les témoignages. En tant que médecin, sa position était malaisée pour évoquer ce qui, de toute évidence, confirme absolument l'existence d'une entité qui, en l'homme, ne meurt pas avec son enveloppe corporelle. Il a d'ailleurs évidemment fait l'objet d'attaques en règle d'une partie de la communauté scientifique au point que, selon certains auteurs, il a cherché par la suite à déclarer ses propres travaux nuls et non avendus (tout comme pour les sœurs Fox acculées à se rétracter, on touche ici du doigt la pression que subissent ceux dont la parole se libère, et le poids du conformisme rationaliste). Il faut souligner aussi que les éditeurs, dans un souci publicitaire outrancier, n'ont pas hésité à forcer la dose sur les sous-titres de ses ouvrages, dénaturant les intentions de l'auteur. *Les preuves scientifiques de la vie après la mort*, par exemple, était une mention ridicule et hors sujet. Le titre *La preuve du paradis*, pour l'ouvrage d'Eben Alexander, relève du même pathétique marketing, au risque de discréditer le contenu de l'ouvrage. En tout état de cause, le phénomène n'étant pas limité aux observations de R. Moody mais atteignant un stade universel, ses attermoissements n'ont pas eu d'effet sur l'intérêt qu'y portent les intéressés, le public en général mais aussi de nombreux scientifiques.

Que se passe-t-il en cas d'Emi ? Emporté avec rapidité dans une sorte de long tunnel, dans lequel résonne un son bourdonnant, le sujet se retrouve à l'extérieur de son propre corps. Il voit et entend ce qui se passe autour de lui, sans parvenir à communiquer avec les personnes qui l'entourent (par exemple, l'équipe de réanimation). Parfois, il peut même se déplacer et voir ou entendre avec précision ce qui se passe dans une pièce voisine ou même plus loin (chose que le « cerveau », si volontiers incriminé par les sceptiques, ne saurait faire en aucune façon). Puis, des êtres (souvent des parents ou amis déjà décédés) viennent à sa rencontre avec bienveillance ; enfin, une lumière intense (qui produit un effet puissant sur le sujet) apparaît : les sujets, selon leur sensibilité et leur culture, lui donnent des noms variés : Dieu, Jésus, Allah, être de lumière... Cette lumière dégage un amour intense, inconditionnel, bouleversant ; elle formule une question, de façon non verbale, qui incite le sujet à réfléchir à sa vie et à en dresser le bilan. Une vision panoramique, instantanée mais d'une grande précision balaye alors l'existence du sujet. Ensuite, une sorte de frontière apparaît, qui semble délimiter le retour à la vie et la mort définitive. Le sujet n'a aucune envie de partir de ce lieu mais, lorsqu'il regagne son corps, celui-ci reprend vie ; la difficulté à exprimer l'expérience vécue avec des mots semble souvent insurmontable. Chez ceux qui ont franchi tous les stades de cette expérience, Van Eersel souligne à quel point ils sont transfigurés, présentant des « *similitudes avec l'ultra-conscience de certains mystiques, décrites par Stanley Dean : la lumière intense, la joie, l'illumination intellectuelle, la compassion pour tous, la perte de la peur de la mort, la perte du matérialisme (avec l'acquisition du sens de la beauté), l'augmentation de la mémoire, l'envie de partager cette expérience et de témoigner, l'acquisition d'un charisme nouveau et l'apparition de dons psychiques : clairvoyance, télépathie, précognition, guérison...* ». Ce serait ainsi plus des trois-quarts des sujets qui présenteraient des dons tels que la voyance ou la guérison par l'imposition des mains.

Moins couramment citées sont les EMP, ou « expériences de mort partagées », dites aussi « de mort empathique ». Raymond Moody les étudia en 2013 dans son ouvrage *Glimpses of eternity* : il s'agit là de témoignages de personnes qui, en assistant au décès d'un proche ou d'un parent, sont elles-mêmes sujettes à des sorties hors du corps, à des perceptions lumineuses, voire assistent au déroulement de la vie du mourant. Les théories habituelles selon lesquelles le cerveau du mourant serait le seul responsable de ce que l'on qualifie d'EMI sont, dans ces cas-là, évidemment bien mises à mal.

Arnaud Join-Lambert s'est penché sur ces phénomènes dans un ouvrage d'une qualité certaine. Il est intéressant d'analyser le regard qu'il y porte, en tant que théologien catholique français. Tout d'abord, il mentionne de nombreux cas historiques de voyages dans l'au-delà : du VII^e au XII^e siècle, il y en eut déjà de nombreux récits « réalistes sous forme de témoignages ». Chose intéressante, il insiste à relativiser l'aspect systématiquement positif des EMI, telles que relatées par R. Moody. Il évoque donc une étude du sociologue allemand Hubert Knoblauch, sur la base de 118 témoignages de NDE : le ressenti pendant les EMI, dans l'Allemagne de l'Est, est pénible, voire « horrible » dans 60 % des cas. « *La faiblesse de cette interprétation des NDE négatives est courante chez les auteurs qui cherchent à faire converger tous les éléments dans le sens qui leur convient* » précise A. Join-Lambert, qui entend d'abord, notamment, pointer ce qu'il semble tenir pour un manque d'objectivité dans les travaux menés par la très passionnée Elisabeth Kübler-Ross et sur lesquels nous reviendrons. Dans le même temps, hormis cette étude allemande, peu de remontées d'EMI négatives ont été constatées. On se souviendra à ce propos que Patrice Van Eersel en évoque précisément certains cas, dans lesquels il est fait état de figures grimaçantes, méchantes et moqueuses. Il cite le cas de Nancy Bush et du docteur Simpson : « *Ces extraterrestres voulaient que je devienne comme eux. (...) Il se mit à hurler : "Ne me touchez pas !" comme un dément et ordonna aux aliens de s'éloigner. Curieusement, ces derniers lui obéirent. Ils se tinrent à distance. Mais sans abandonner cette attitude*

narquoise qui lui faisait si peur (...). "En une seconde", écrit-il, "j'ai compris mon abominable méprise : ces figures rondes ne m'avaient voulu aucun mal. Elles souriaient certes, mais ce que j'avais pris pour de l'ironie cruelle n'était, en fait, que gentillesse amusée" ». Selon Van Eersel, « tous les cas d'expériences négatives comportent cette notion d'ironie, de moquerie, ou d'insupportable sarcasme. Certains ont le temps d'en revenir et avouent qu'il s'agissait de compassion amusée. » Accusé par certains d'inciter au suicide, en présentant une image trop magnifique de la mort, Raymond Moody compléta son texte par un additif relatif aux cas de gens qui, s'étant donné la mort, ont réalisé la gravité de leur erreur. L'un d'eux, souhaitant rejoindre sa femme, se retrouva prisonnier dans « un endroit affreux ». « Ils payaient ainsi le prix d'un manquement aux règles, en se soustrayant prématurément à ce qui constituait une "mission" - celle de se conformer à une certaine finalité de vie. » Il ajoute : « Le suicide est un acte très malencontreux qui encourt des peines sévères » et, pour le marteler, évoque les écrits de saint Thomas d'Aquin, John Locke ou Emmanuel Kant. Il aurait aussi bien pu mentionner Allan Kardec.

Arnaud Join-Lambert poursuit : « *Il ne suffit pas qu'un auteur soit médecin ou psychiatre pour que ses écrits soient automatiquement scientifiques* » tient-il à relativiser. « *Les mots entité ou aura, le recours intensif à l'âme ou aux anges dans une compréhension différente de la tradition philosophique ou théologique judéo-chrétienne, etc., sont des indications d'une proximité avec des mouvances ésotériques ou new-age* » précise-t-il de façon plus gênante car on chercherait vainement ce qu'il peut y avoir de flatteur dans l'association des deux mots. « *Ésotériques* » est très flou, renvoyant l'image d'une chose confuse et obscure, voire obscurantiste, et « *new-age* » est déjà un terme ringard, face à la « *tradition philosophique ou théologique* », mots nobles et qui en imposent en portant l'idée d'une caution séculaire. Plus loin, il indique d'ailleurs que « *des mouvements complètement ésotériques se sont emparés des NDE (...). La secte des raëliens y voit la preuve d'une vie extraterrestre (les êtres de lumière rencontrés) et aussi une preuve de la non-existence de Dieu.* » De même,

lorsqu'il évoque François Brune, que nous présenterons plus loin lui aussi, il le qualifie de « *prêtre catholique* » « *par ailleurs médium spirite !* » (Le point d'exclamation n'est pas de nous). Certes, il s'agit bien de Spiritisme dans la communication avec les morts proposée par F. Brune, même s'il se garde bien d'évoquer Allan Kardec un seul instant dans son ouvrage « *Les morts nous parlent* ». La contradiction, ici pointée par ce raccourci mordant, pourrait bien être, en effet, une impasse.

Les détracteurs des EMI ne sont toujours pas parvenus à en trouver une explication « scientifique » (traduisons : qui permettrait de voir en l'homme une simple machine qui s'arrête et pourrit, et d'évacuer définitivement l'idée d'un principe spirituel subsistant après la mort). Aucune théorie échafaudée sur le cerveau au moment de la mort clinique ne permettra jamais d'expliquer, lors du retour à la vie, comment tant de sujets ont pu voir et décrire ce qui s'était passé en dehors de la pièce, à travers des murs, voire à des distances considérables. Malgré cela, beaucoup persistent à dire que l'EMI ne prouve rien.

Raymond Moody s'est également intéressé à l'une des EMI les plus incroyables, celle du neurochirurgien Eben Alexander en 2008. Il est tombé dans un profond coma sous l'effet d'une bactérie Gram négatif, *E. coli*, forme de méningite très rare chez l'adulte : on en trouve seulement un cas sur dix millions aux USA (et son taux de mortalité va de 40 à 80 %). Son cas était aggravé par des crises d'épilepsie et un état mental altéré, portant ce pourcentage à 90 %. Après 6 jours de coma, il atteignait 97 % : l'ensemble de son néocortex s'est avéré inopérant. Bien que matérialiste convaincu, il s'est trouvé vivre une EMI d'une grande complexité pendant cette période. Toutes ses conclusions sont un condensé de la doctrine spirite. La plupart des athées s'écrient que si Dieu existait, il n'y aurait pas ou ne devrait pas y avoir de mal sur terre. En d'autres termes, nous serions des machines conditionnées à faire le bien, dont nous n'aurions donc aucun mérite, et le mal serait interdit (c'est pourtant cette image de censeur et de garde-chiourme que

repoussent ceux qui refusent de croire en Dieu). Il comprend notamment la raison d'être du mal, sur terre : « *sans lui le libre arbitre était impossible, et sans le libre arbitre il ne pouvait y avoir de croissance – pas de mouvement vers l'avant, pas d'occasion pour nous de devenir ce que Dieu voulait ardemment que nous devenions* ». Plus loin, il écrit : « *Prendre les bonnes décisions à l'aide du libre arbitre face au mal et à l'injustice sur terre signifierait bien moins si nous nous souvenions, pendant que nous sommes ici, de la beauté et de la magnificence de ce qui nous attend* » ; et : « *Il existe beaucoup plus de bien que de mal même sur terre, mais la terre est un lieu où le mal est autorisé à gagner de l'influence d'une façon qui serait totalement impossible à des niveaux supérieurs d'existence. Le fait que le mal puisse occasionnellement l'emporter était connu et voulu par le Créateur comme une conséquence nécessaire au fait d'avoir accordé le libre arbitre à des êtres tels que nous* ». « *Le libre arbitre nous est accordé au prix de la perte ou de l'éloignement de cet amour et de cette acceptation* ». Très utile aussi, cette déclaration : « *Le karma existe en effet. Mais il ne s'agit pas du karma d'un système fermé, d'une machine froide qui tourne sans cesse sur elle-même. Le karma fait au contraire partie de la croissance. La croissance d'êtres spirituels qui souffrent et changent, qui peuvent apprendre de leurs erreurs, et qui sont en chemin pour retrouver l'unité divine avec un Dieu qui aime inconditionnellement.* » Au sujet de la pluralité des mondes, qui est d'ailleurs exposée dans le Spiritisme, il écrit : « *J'ai vu l'abondance des formes de vie à travers un nombre incalculable d'univers, dont certaines étaient d'une intelligence bien supérieure à celle de l'humanité.* » Le Spiritisme évoque un Dieu souverainement juste et bon, et Eben Alexander écrit : « *Si je devais concentrer ce message en une seule phrase, cela donnerait : Tu es aimé. Et si je devais le résumer encore davantage, en un seul mot, ce serait (bien sûr) tout simplement : Amour.* » Et aussi : « *L'amour et la compassion (...) constituent la structure même du monde spirituel* ».

Allan Kardec a déjà évoqué tout cela et les EMI ne font que confirmer la doctrine, point par point. Ainsi, par exemple, au sujet de la décorporation de l'esprit lors de la mort : « *Il voit son*

corps, il sait que son corps est le sien, et il ne comprend pas qu'il en soit séparé ; il va auprès des personnes qu'il affectionne, leur parle et ne conçoit pas pourquoi elles ne l'entendent pas. » Au sujet de l'arrivée des proches défunts qui viennent accueillir l'âme du trépassé, on trouve : *« Souvent, ils viennent le recevoir à sa rentrée dans le monde des Esprits et ils aident à le dégager des langes de la matière »*. De même, la rencontre avec le guide qui invite à faire le bilan de l'existence, Allan Kardec cite le message d'un esprit : *« Je me suis rappelé tout à coup ma naissance, ma jeunesse, mon âge mûr ; toute ma vie s'est retracée nettement à mon souvenir. »*

Il est encore plus intéressant de mentionner un cas d'EMI relaté par Allan Kardec, dans *Le Ciel et l'Enfer*. Une famille était réunie autour d'un parent à l'agonie, le docteur Cardon. *« Au moment où sa femme essayait de le soulever, il s'affaissa, devint d'un bleu livide, ses yeux se fermèrent, et on le crut mort (...). Après quelques minutes, il rouvrit les yeux ; sa figure, pour ainsi dire illuminée, prit une expression de radieuse béatitude, et il s'écria ; "Oh ! Mes enfants, que c'est beau ! Que c'est sublime ! (...) J'étais mort, et j'ai senti mon âme s'élever bien haut, bien haut ; mais Dieu m'a permis de revenir pour vous dire : Ne redoutez pas la mort, c'est la délivrance... Que ne puis-je vous dépeindre la magnificence de ce que j'ai vu et les impressions dont je me suis senti pénétré ! Mais vous ne pourriez le comprendre"... »*. On trouve même, dans ce récit, l'un des éléments pointés par R. Moody dans son étude : l'impossibilité qu'éprouvent tous les sujets d'une EMI à raconter, à décrire, à restituer ce qu'ils ont vécu, et leur frustration à ne pouvoir le faire avec de simples mots. Évoqué après sa mort réelle, l'esprit précise qu'il a traversé la période de trouble presque systématique suivant le décès, et dont les EMI sont exemptes. Il précise que *« l'esprit ayant laissé le corps, naturellement la chair s'éteignait ; mais en reprenant possession de ma demeure terrestre, la vie est revenue au corps qui avait subi une transition, un sommeil »*, ce qui nous apprend qu'au point de vue de ce qui est vécu, une EMI et la mort définitive ne sont pas exactement la même expérience.

118 ans avant Raymond Moody, la doctrine spirite en exposait donc déjà les tenants et les aboutissants. La seule chose que l'on pourrait regretter est que, pas un instant, le nom d'Allan Kardec ou le terme « Spiritisme » ne soient mentionnés dans l'œuvre de R. Moody mais, après tout, qu'importe si l'évidence s'impose ?

Les recherches sur ce sujet ne s'arrêteront pas avec celles de Raymond Moody. D'autres travaux sur les EMI ont été menés par Mickael Sabom, cardiologue en Géorgie, par Kenneth Ring, professeur de psychologie dans le Connecticut, ou par John Audette (qui a créé l'ANDS, Association for Near Death Studies, que K. Ring et R. Moody ont rejointe). Melvin Morse, pédiatre à Seattle, dans l'état de Washington, a plus particulièrement étudié des cas d'EMI d'enfants. En Inde, Kārlis Osis et Erlendur Haraldsson ont travaillé sur ce sujet et créé l'IANDS, International l'Association for Near Death Studies.

Raymond Moody ne s'est pas arrêté à la mort imminente. Entre autres thérapies, il a utilisé la technique de la régression, en utilisant l'hypnose pour faire retrouver à ses patients des vies antérieures : toucher du doigt les traces de l'existence de l'âme a pour ainsi dire conduit naturellement cet auteur à évoquer ses tribulations d'une vie à l'autre. Les séquences retrouvées lors de ces séances d'hypnose contiennent des éléments qui, souvent, constituent des clés pour déverrouiller des schémas ou de mauvaises constructions personnelles dont souffrent les patients. Raymond Moody remarque d'ailleurs que ces séquences réapparaissent « *selon leur signification* » et non pas chronologiquement. Est-il pour autant convaincu de la réincarnation ? N'en croyons rien ! Ainsi que pointe Irene Hickman, rédactrice en chef du *Journal of Regression Therapy* : « *Il est assez surprenant de découvrir que ces thérapeutes ne croient pas nécessairement aux vies antérieures, mais seulement à la réalité de l'expérience* ». En effet, R. Moody répugne à franchir le pas et à conclure que les résurgences vécues par les patients soient bel et bien celles de leurs propres vies antérieures. Il hésite, semble par moments convaincu mais il finit par s'y refuser, préférant probablement camper sur sa

position de thérapeute, évidemment moins sujet à controverse. Prenant l'exemple d'une régression effectuée par une patiente, il s'interroge : s'agissait-il d'une « *élaboration inconsciente à partir de sa véritable histoire – le langage de l'inconscient ?* » Il finit par formuler clairement son scepticisme affiché, mais sous la forme d'une apparente ouverture d'esprit : « *Les preuves de la réincarnation – si tant est qu'elles existent – sont très légères. Mais cela signifie-t-il que rien de tout cela n'arrive réellement ? Certainement pas. Après tout, les scientifiques ont refusé longtemps d'admettre la réalité des NDEs et se sont inclinés quand les preuves sont devenues si nettes qu'ils ne pouvaient plus les nier. (...) Ce qui compte, c'est de faire reconnaître la thérapie par les vies antérieures comme un outil efficace* ». Alors, s'il ne s'agit pas de véritables réminiscences, de quoi doit-on parler ? De projections, d'allégories créées par le cerveau, d'élaboration inconsciente pour déverrouiller certains problèmes ? On ne sait. D'un point de vue thérapeutique, il peut être intéressant de réécrire l'épisode de sa propre vie antérieure par l'imagination. Mais tous les patients n'ont pas l'impression d'avoir inventé ce qu'ils ont ressenti, ni que la résurgence était le produit d'un travail de l'inconscient. Ils lui ont clairement « *dit qu'ils ne pouvaient accepter la réécriture parce que leurs expériences étaient réelles et ne sauraient donc être modifiées* ». De toute façon, Raymond Moody ne la trouve « *pas aussi efficace que le travail sur la vie antérieure comme moyen direct de revenir au but* ».

Il n'est pas un pionnier. D'autres scientifiques se sont penchés, bien avant lui, sur la réincarnation. Ian Stevenson (1918-2007), professeur et psychiatre, y a travaillé pendant plusieurs décennies. Il a collecté des milliers de cas qui la suggéraient fortement, y compris chez des enfants en bas âge. On dit de lui, avec quelle pudeur, que ses travaux ont « *contribué à faire de la survie un sujet de recherche honorable, susceptible d'apparaître sans honte parmi les sujets d'intérêt scientifique* ». Ses méthodes d'investigation étaient assez simples. Il les a lui-même décrites dans un entretien en 1979 : « *Nos enquêtes attachent beaucoup d'importance aux conditions dans lesquelles se sont effectuées les retrouvailles du sujet avec les lieux et les individus de sa précédente incarnation. Souvent,*

*l'enfant donne à l'avance le nom de ses principaux parents "antérieurs", décrit le village et la maison dans laquelle il aurait vécu, etc. Le premier test est parfois de lui demander d'indiquer le chemin de l'endroit où il veut retourner. Dans de nombreux cas, l'enfant s'avère capable de tracer l'itinéraire qui mène à son lieu d'existence antérieure, même lorsqu'on essaye de l'induire en erreur. La deuxième phase de vérification survient lors du contact entre les deux familles, celle de la personne décédée et celle du sujet qui prétend en être la réincarnation. On assiste alors à des phénomènes de reconnaissance : l'enfant peut désigner, au sein d'un groupe de personnes inconnues, son "ex-femme", sa mère et son père, ses frères, sœurs et enfants, amis et voisins, bref les personnes les plus significatives de son milieu précédent. La même capacité peut s'étendre à des lieux et des objets : le sujet fait allusion à des modifications d'architecture ou de décor, mentionne ou réclame des meubles, des jouets, ou des vêtements qui lui auraient appartenu dans son autre vie. » Il a également travaillé sur 210 cas d'enfants affectés par une marque de naissance et qui prétendaient se rappeler leur vie antérieure. Ils affirmaient que leur marque (parfois une tache, parfois un membre atrophié) correspondaient à une blessure, souvent mortelle, de leur vie précédente. Stevenson a réussi à confirmer la correspondance entre les personnes décédées et les marques de naissance des enfants dans 43 cas sur 49, grâce à l'obtention d'un rapport médical *post-mortem*.*

Tout cela n'a cependant pas suffi à convaincre. Lors de son décès, de façon significative, le quotidien *The New York Times* écrivit : « *Dédaigné par la plupart des scientifiques universitaires, M. Stevenson était pour ses partisans un génie incompris, repoussant avec courage les limites de la science. Pour ses détracteurs, il était sincère, opiniâtre mais finalement malavisé, égaré par la crédulité, les vœux pieux et une tendance à voir la science là où d'autres voient de la superstition* ». On mentionnera tout de même, concernant l'une de ses publications de 1975, consacrée à dix cas étudiés en Inde, la revue *Journal of the American Medical Association*, qui a écrit : « *Au sujet de la réincarnation, il a rassemblé soigneusement et sans parti pris une série de cas détaillés (...) dans lesquels la preuve est*

difficile à expliquer sur un autre terrain. » Évidemment, le bouddhiste Ajahn Brahm ou l'historien bouddhiste Dominique Lormier se laissent convaincre volontiers. Lormier évoque même une reconstitution « *digne d'un travail de juge d'instruction* ». Après Ian Stevenson, Jim B. Tucker continua les recherches.

Une certaine idée de la mort ____

L'homme de l'ancien régime intégrait parfaitement l'idée de la mort. Presque 50 % des enfants disparaissaient avant l'âge adulte, dont la moitié avant leur premier anniversaire. Les parents s'en trouvaient attristés mais non effondrés : ce n'était alors qu'une fatalité. Les générations vivant souvent ensemble, le spectacle de la vieillesse (qui commençait à 40 ans) et de la décrépitude était quotidien. La mort se préparait toute la vie, afin d'assurer à l'âme son salut ; *Memento mori* : souviens-toi que tu vas mourir, répétait-on. Voilà pourquoi la « belle mort », lente, consciente, permettant de recevoir les sacrements, était espérée, au contraire d'un décès soudain ou accidentel (celui dont rêve notre époque, résumé par James Dean : « *Vivre vite, mourir jeune et faire un beau cadavre* »).

La mise en scène de la mort des grands personnages, surtout à l'époque baroque, atteignait des sommets de théâtralité. Berain, qui dessinait pour l'opéra, créa aussi des décors éphémères pour parer et transformer les lieux des cérémonies. Parfois, des comédiens, costumés en squelettes, entraient en scène en plein office ; des machines faisaient descendre l'hostie du haut de la nef où une colombe était lâchée, image vivante du Saint-Esprit, tout cela au milieu de catafalques, de mausolées chargés de voilages et plumes d'autruche. Cette cohabitation avec la mort dura longtemps ; n'oublions pas qu'au début du XIX^e siècle, l'espérance de vie des Français n'était encore que de 36 ans.

Aujourd'hui, bien évidemment, la situation a changé. La notion de mort a évolué avec celle de la vie : l'une et l'autre ont perdu leur caractère sacré pour s'adapter au confort de l'individu. C'est une trace supplémentaire des Lumières, qui veulent centrer le monde non plus sur Dieu mais sur l'homme. Celui-ci entend disposer pleinement de son corps ; de la même

façon, les revendications féministes, telles que les années d'après-guerre les ont exprimées, ne portaient pas seulement sur la contraception mais aussi sur l'épilation ou sur le port de sous-vêtements contraignants. Notre société contemporaine a fait ses choix : la peine de mort a été abolie mais l'euthanasie fait l'objet de débats et l'avortement a été légalisé. Corollaire d'un jeunisme effréné, l'idée même de la vieillesse est devenue insupportable et la notion de souffrance est présentée comme intolérable, voire indigne, constituant un argument privilégié pour l'euthanasie. Il faudrait mourir sans même s'en apercevoir. L'allongement de la durée de vie est une manne commerciale, tant que les retraités ont des revenus suffisants pour consommer ; il va cependant de pair avec des maladies dégénératives difficiles à combattre et moins faciles à évoquer que les produits antirides ou permettant de prolonger la tonicité sexuelle. La dépendance, enjeu social actuel majeur, reste un sujet presque aussi tabou que l'assurance obsèques. Notre attitude face à la mort est crispée : nous en avons perdu les clés et le déni pur et simple a fini par s'imposer comme la seule réponse. Cela prouve sans doute que l'élimination des « superstitions » spirituelles par notre société laïque n'a finalement facilité l'existence de personne.

Au sujet de la mort, une femme a beaucoup écrit, travaillé et agi. Il s'agit d'Elisabeth Kübler-Ross (1926-2004). Psychiatre helvético-américaine, elle fut une véritable pionnière de l'approche des soins palliatifs pour les personnes en fin de vie. Elle est surtout connue pour ses travaux consacrés aux différents stades émotionnels par lesquels passe une personne qui apprend sa mort prochaine. Elle s'est également intéressée aux expériences de mort imminente. Au camp de concentration nazi de Majdanek, elle fut frappée de découvrir des papillons dessinés sur les murs par les enfants juifs avant de mourir. Comment, se demanda-t-elle, des gamins sur le point d'être assassinés pouvaient avoir le cœur assez léger pour réaliser ces dessins évoquant l'espoir et le renouveau de la chrysalide ?

Elle se convainquit de faire de la mort un sujet d'étude privilégié et de travailler pour les mourants. Elle détermina notamment les cinq phases par lesquels l'être humain passe lors de tout changement important et donc également face à la mort : d'abord le déni « *je ne vais quand même pas mourir !* », puis la colère « *c'est injuste, pourquoi moi ?* » avant le marchandage « *si seulement je pouvais tenir jusqu'à la majorité de mes enfants* », la dépression « *tout est perdu, à quoi bon se battre ?* » et enfin l'acceptation « *maintenant, j'attends mon heure* » (ces travaux ont, par exemple, été utilisés pour étudier et enrayer la série de 35 suicides qui a frappé France Télécom entre 2008 et 2009). Si le patient manque l'une de ces étapes, il meurt moins bien, plus agité, souffrant davantage. Son travail a donc consisté à aider le mourant à franchir successivement ces étapes, on pourrait même dire à en *accoucher*. Cela suppose évidemment que l'on ne lui mente pas, ce qui est l'attitude-réflexe, plutôt lâche mais conforme aux réflexes de la médecine contemporaine. E. Kübler-Ross le résumait clairement : « *Mourir est une expérience totale. Et cela, la médecine moderne ne sait qu'en faire. Résultat : on maquille le total en partiel, la mort en maladie, et cela fausse tout* ».

E. Kübler-Ross a très vite été demandée, lors des stages et des conférences qu'elle dispensait, par des membres du corps médical. Elle souligna combien les médecins, refusant déjà d'envisager leur propre mort, s'avéraient incapables d'intégrer le paramètre du décès dans leur approche des soins. C'était (et c'est encore) un sujet si tabou que beaucoup d'infirmières, confrontées à des personnes mourantes, de façon plus étroite que les médecins, plus intime même, se sentent absolument prises au dépourvu, parfois désarmées, face au décès.

Le sujet de l'euthanasie est évidemment au cœur de ces travaux. En 2003, lors du procès de l'infirmière Christine Malèvre, qui « aida à mourir » six patients en soins palliatifs, beaucoup de personnalités virent en elle une égérie de la compassion et cherchèrent à la défendre ; la plupart se rétracta lorsqu'il fut

évident, notamment grâce aux témoignages des familles, que certains des patients ne désiraient nullement mourir. La fin de vie étant devenue insupportable à voir, on la considère donc insupportable à vivre. Justine Vanbatten, 17 ans, a été récompensée pour un texte en faveur de l'euthanasie, dans le cadre d'un concours de plaidoiries pour jeunes lycéens. Son contenu est édifiant : « *Henri Caillavet (politique et ancien président de l'Association pour le droit de mourir dans la dignité) disait : "La vie m'a été imposée, je n'ai pas demandé à naître. Par contre, je suis libre de me donner la mort lorsque je le souhaite." Son idée illustre parfaitement la définition de la liberté individuelle : l'humain doit être seul décideur des droits associés à son corps, y compris lorsqu'il décide de mourir dignement, dans les conditions qu'il a choisies. Car là est justement la dignité : agir selon sa conscience, sa volonté, fixer soi-même les limites de sa propre condition de femme ou d'homme.* » On passera sur la vision pessimiste de la vie (elle n'est plus un don ; on ne la demande pas et elle nous est infligée) pour relever surtout le « droit » de l'individu de disposer de lui-même, vie et mort étant en quelque sorte en libre-service, ayant perdu tout caractère sacré, réduits à l'état d'usages, dépourvus de sens, assujettis à la convenance personnelle. La mort choisie pourrait ainsi répondre à une satisfaction individuelle, comme un produit de consommation. On ne peut s'empêcher de penser ici au film de 1973 réalisé par Richard Fleischer, *Soleil Vert*. Le terme de *dignité* est évoqué à maintes reprises ; ambigu, il présente le danger de rendre toute souffrance indigne. Quelle différence avec les approches et les sensibilités d'auteurs tels que Georges Duhamel qui, dans son chef-d'œuvre *La Possession du monde*, remet la souffrance et la douleur à leur juste place dans la balance de nos expériences ! En outre, cette vision des choses présente le danger d'ouvrir un boulevard à l'eugénisme. Le mot *dignité*, si complaisamment utilisé pour anoblir la réalité, est d'ailleurs utilisé avec une certaine désinvolture. Selon les stoïciens, la dignité équivalait à la recherche de la sagesse ; elle supposait une indifférence vis-à-vis du corps et de ses douleurs. Selon Kant, la dignité était le fait que la personne humaine constituait une fin en soi et ne devait jamais être traitée comme un moyen. Au XX^e siècle, 37 constitutions et déclarations internationales des Droits de l'Homme ont été proclamées en réaction aux horreurs du

nazisme (qui, précisément, n'a pas reculé devant l'eugénisme) pour promouvoir la notion de dignité humaine. Voilà sans doute ce qui explique la fougue dont a su faire preuve E. Kübler-Ross face à ses détracteurs, elle qui a tellement côtoyé la mort. Elle le résumait d'ailleurs dans une formule cinglante : « *Celui qui n'aurait jamais souffert ne pourrait rien comprendre* ».

Au sujet de l'euthanasie, apportant une nuance rien moins qu'essentielle, Van Eersel précise qu'elle « *signifie mort douce. (...). Pour qui a réellement compris ce que signifiaient les phases psychologiques de l'agonie, et la possibilité pour l'individu de "se purger de sa négativité" avant de mourir, le désir de suicide risque fort d'apparaître comme une étape intermédiaire. Un élan inabouti. Une soif masquée. Or la question est justement de décoller sans masque. Le vieillard, ou le grand malade qui, réellement, n'en peut plus de souffrance, mais dont le corps refuse "absurdement" de mourir, a peut-être un "travail à achever", comme dit Kübler-Ross. Un "coup de main" de la part d'un personnel hospitalier entraîné au travail euthanasique pourrait immensément aider non pas à achever le moribond, mais à le libérer du nœud psychologique qui bloque. Et donc lui permettre de mourir, enfin libre.* » Il s'agit de « *lutter contre la douleur sans estomper la lucidité* ».

Toujours au sujet de l'euthanasie, Elisabeth Kübler-Ross ajoute : « *Rien ne nous autorise à abréger la fin de quelqu'un. Rien. Ce serait du vol* ». Forte de son expérience, elle ajoute cette notion essentielle : « *Aucun mourant ne vous demandera une piqûre si vous le soignez avec amour et si vous l'aidez à régler ses problèmes en suspens* ». Ce que notre société considère uniquement comme une décrépitude est plus complexe, y compris du point de vue de la conscience et de ses ressources, ainsi que Van Eersel le formule : « *L'indubitable retour à l'enfant du mourant, loin de signifier retour à quelque sous-strate larvaire de conscience, éveille au contraire une hyper-attention, des émotions totalement revigorées. Même sous les dehors du gâtisme* ». C'est d'ailleurs souvent la souffrance de la famille réunie autour du mourant et du spectacle qu'il offre, qui suscite les demandes d'euthanasie. Ce qu'il est question d'abréger, c'est l'anxiété des vivants face à la mort, davantage que la souffrance du mourant lui-même ou

qu'une quelconque forme de compassion. En vingt ans d'expérience et sur des milliers de mourants, une seule personne a exprimé à E. Kübler-Ross son souhait de mourir, ce qui lui a d'ailleurs semblé incompréhensible.

Van Eersel résume l'importance de vivre sa mort jusqu'au bout : « *Même si c'est à la dernière seconde* », le mourant « *aura en quelque sorte accompli sa mission. Mais cela serait difficile s'il restait bloqué à l'un des stades intermédiaires de l'agonie.* » Et à la question « *en ce cas ?* », posée par Van Eersel à Kübler-Ross, elle répondit : « *Eh bien, il lui faudrait revenir, se réincarner, pour reprendre le même travail, encore et encore, jusqu'à ce qu'il y soit parvenu, et puisse passer à un autre niveau de conscience* ». Là, E. Kübler-Ross entre de plain-pied dans le Spiritisme, même si ce dernier ne voit pas dans la réincarnation une sorte de session de rattrapage exceptionnelle, mais une étape incontournable pour tous.

Nos vies, dans nos sociétés laïques, ont une utilité, un devoir, un rôle civique : c'est tout. Vie et mort n'ont aucune autre dimension ni, disons-le franchement, aucune valeur, sinon administrative, fiscale ou pénale. La notion de sens, de globalité, n'y existe plus. Cela ne peut être sans conséquence et conduit logiquement à une marchandisation du vivant. Tandis que les laboratoires médicaux sont aujourd'hui soupçonnés de s'enrichir avec leurs vaccins, en Suisse, l'association Dignitas (toujours cet alibi) facture 10 000 euros environ une « *prestation* », le suicide assisté (ce prix comprenant les frais de crémation et de transport du corps). « *Nous mettons en avant un principe : être aussi rapidement et simplement que possible aux côtés d'une personne qui recherche de l'aide. (...) La raison est évidente : si nous devons appliquer un délai de réflexion, nous serions totalement incapables d'aider dans les cas d'urgence, ce qui n'est pas acceptable d'un point de vue éthique.* » S'agit-il vraiment là d'une éthique ? Les cas d'urgence ? Ne sont-ils pas ceux où, précisément, le sujet manque de recul et risque le plus de prendre une décision irrémédiable sous l'effet d'une panique ou d'un trouble qui annihile son jugement et son libre-arbitre ? N'y aurait-il pas moyen d'écouter cette personne et de l'aider à

trouver des clés pour se battre et renouer avec la vie ? Combien de personnes ont refait leur vie après une tentative de suicide ratée ? Entre dignité et commisération, de très beaux sentiments sont affichés pour farder un discours des plus cyniques. Vous n'allez pas bien ? Supprimez-vous. La valeur de votre existence ? Nulle. La vie jetable et la mort en pack, toutes deux réduites à l'état de biens de consommation : voilà toute l'ambition d'une société incapable de raisonner autrement qu'en termes économiques parce que la matière fait tout son horizon. On peut aussi penser au film de Michael Anderson, *L'Âge de cristal*, dans lequel toute une société est organisée autour du plaisir, pour maintenir dans l'asservissement des êtres que l'on supprimera à leur trentième anniversaire.

Elisabeth Kübler-Ross est loin de ce regard porté sur la mort, et va encore plus loin. Elle dit avoir beaucoup appris des enfants, surtout de ceux âgés de moins de dix ans, probablement parce qu'ils sont à un âge où le moule sociétal n'a pas encore étouffé leur étincelle personnelle. Elle exprime ces expériences dans son ouvrage *On Children and Death*. Outre leur prescience de la mort, beaucoup plus précise que ce à quoi l'on pourrait s'attendre chez de jeunes êtres, ils se signalent par la conscience de l'accueil qui leur est fait par des défunts. Alors que les accidentés de la route d'une même famille se trouvent dans des lieux différents du même hôpital, les enfants savent lequel d'entre eux vient de décéder. « *Pour moi cela s'explique seulement par le fait que ces mourants avaient déjà aperçu les membres de leur famille morts avant eux* ». Et elle ajoute : « *Nous disposons de nombreux cas comme celui-ci où les mourants, ignorant le décès d'un des leurs, disent néanmoins avoir été reçus par celui-ci. Nous savions que ces malades n'avaient nullement l'intention de nous convaincre de la non-existence de la mort, mais qu'ils voulaient uniquement partager avec nous une expérience qu'ils considéraient comme un fait.* »

Elisabeth Kübler-Ross a également étudié les cas d'EMI. Raymond Moody, dont elle a approuvé les travaux, a parfois été gêné, comme d'autres, par son côté péremptoire, voire agressif. A. Join-Lambert, en l'évoquant, prend soin d'apporter quelques

réserve sur sa démarche et pointe du doigt son autorité : « Elle a rassemblé des centaines de récits d'expériences similaires (selon elle) et annonce avoir étudié vingt mille cas du monde entier. (...) Il est intéressant de constater le nombre d'affirmations fortes dans ses écrits, du genre : "c'est comme ceci", "c'est comme cela", etc. (...) Elle décrit de manière très affirmative ce qui se passe véritablement objectivement après la vraie mort irréversible, en extrapolant à partir des récits de NDE. » Ce qui gêne l'auteur est notamment qu'elle rende objective « une réalité qui n'est d'abord que subjective (c'est-à-dire ressentie par un individu). » Il est certain qu'Elisabeth Kübler-Ross, après avoir accompagné tant de fins de vies, a pris une conscience aiguë du combat qu'elle devait mener pour ramener notre société contemporaine à une attitude plus positive, disons le mot, plus *élevée*, face à la mort. Cela a fait de cette femme remarquable une militante convaincue mais, comme nous le constatons tous les jours, beaucoup de travail reste à faire pour changer les mentalités et son combat, s'il n'a pas été vain, n'a sans doute pas été excessif non plus.

Dans son interprétation des EMI, Elisabeth Kübler-Ross tient à nouveau un discours tout à fait spirite, sans pour autant en être consciente : à propos de la présence lumineuse dont témoignent les sujets d'une EMI complète, elle précise : « Dans cette présence que beaucoup appellent Christ ou Dieu, Amour ou Lumière, vous réalisez que toute votre vie ici-bas n'est qu'une école par laquelle vous devez passer, que vous devez y apprendre certaines choses et sortir victorieux de certaines épreuves. Quand vous avez terminé le programme et réussi les examens, vous pouvez rentrer. »

Avatars infidèles _____

La postérité d'Allan Kardec semble assurée lorsque l'on tombe sur l'ouvrage de la médium, spirite et conférencière Karine Chateigner, *Le nouveau livre des Esprits*. Le titre nous en semble cependant mal choisi, en ce que cet ouvrage n'est ni une actualisation, ni une continuité de l'œuvre kardéciste. Il constitue, à plusieurs titres, une rupture, tant sur le fond que sur la forme. Certaines réponses formulées par les esprits revendiquent d'ailleurs cet éloignement : « *Nous répondons de manière différente que dans le Livre des Esprits* », et l'auteur le souligne parfois : « *Votre réponse diffère de celle apportée dans le Livre des Esprits* ». L'explication est d'ailleurs donnée : « *Les esprits ont quelquefois répondu de manière trop brève ou de façon incomplète à l'intérieur du Livre des Esprits.* » Cette critique aurait pu être recevable si ce nouvel opus avait été aussi rigoureux que l'ouvrage fondateur du Spiritisme. En effet, Allan Kardec avait pris la précaution de recourir à un nombre suffisant de médiums pour analyser objectivement les messages reçus avec un grand esprit critique. K. Chateigner semble n'avoir reçu les messages que d'un nombre restreint d'entités. L'on en identifie les auteurs facilement, à certains tics d'écriture. On relève, par exemple, un goût pour la répétition ou la paraphrase : « *La réponse est claire, la réponse est non* » ; « *Assumer sa condition, assumer son état...* » ; « *Il est de bon ton, il est de mode, il est d'actualité de diffuser (...) toutes sortes d'idées, toutes sortes de pensées ...* » ; « *Évitons en effet de définir un phénomène naturel. Évitez de définir un phénomène inhérent à votre réalité spirituelle incarnée, évitez de définir...* » ; « *La vérité est refoulée, la vérité est cachée...* ». Plus inquiétant encore, cela se produit même quand l'esprit est censé être différent de ceux qui répondent habituellement aux questions.

Une volonté de Chateigner est claire : être moderne. C'est louable. Le monde des années 2000 n'est certes plus celui du

Second Empire. Cependant, si la langue du *Livre des Esprits* est bien celle du XIX^e siècle, si certaines approches sont conditionnées par la culture de l'époque, si certains aspects peuvent être jugés « datés », le contenu n'en est cependant pas caduc. Certains sujets abordés par K. Chateigner sont bien des problématiques actuelles, qui auraient pu justifier un complément à l'œuvre Kardéciste, mais de nombreuses incompatibilités surviennent avec le premier ouvrage : par exemple, lorsqu'elle manipule la notion de *mantra*. C'est par ce biais, affirme-t-elle, que le mégalithe de Locmariaquer a été lévité par 300 druides et arraché au sol de Snowdon, au pays de Galles. « *La sonorité particulière du mantra permettait une transformation de la structure moléculaire de la matière qui alors, dans l'inversion donnée au cycle des neutrons et des protons, apportait une formule provisoire d'anti-matière pour donner légèreté et énergie* ». Outre que cette incursion dans la science nous semble aussi téméraire qu'hasardeuse, et bien que ce soit à un propos différent, le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec évoque précisément les formules, pour dire que toutes « *sont de la jonglerie ; il n'y a aucune parole sacramentelle, aucun signe cabalistique, aucun talisman qui ait une action quelconque* » ; les esprits qui, parfois, en ont dicté certaines « *se moquent de vous et abusent de votre crédulité* ». C'est peut-être là où le bât blesse : lorsque ceux qui sont interrogés par Chateigner voudraient nous faire croire aux zombies, aux tapis volants, au triangle des Bermudes, à des oiseaux géants à dos desquels les druides volaient, il y a 12 000 ans. Étrangement, cette crédulité disparaît complètement dès qu'il s'agit des religions ; le ton vire alors franchement au rejet pur et simple. Elles sont dénoncées avec énergie, présentées comme des fléaux violents, « *l'étendard au poing, les armes à la main* ». Tous les prophètes viennent d'ailleurs protester du détournement de leur message par les religions qui se réclament d'eux. Toute la crédulité accordée au Yéti ou à l'Alchimie fait alors place à un scepticisme systématique : « *Il n'y a pas de secrets de Fatima, il n'y a pas de secrets pour Dieu. (...) Arrive le temps de la fin des religions qui, pour durer encore, donneront crédit à certains mystères pour tenir l'homme dans la crainte* ». Bernadette Soubirous elle-même vient se plaindre d'avoir été contrainte de mentir à propos des apparitions de Lourdes ! L'esprit de Malraux s'insurge quant à lui à propos de

la citation qu'on lui attribue, s'exprimant étrangement dans le même style que les autres esprits intervenants : « *Que les choses soient dites, qu'elles soient claires, cette parole n'a jamais été prononcée par mon esprit et pas davantage écrite. Oui, j'ai pensé, oui j'ai dit que ce siècle à venir serait spirituel ou ne serait pas, et je m'attriste de la récupération religieuse qui en est faite* ». Pourtant, dans une interview pour *Le Point* du 10 décembre 1975, Malraux s'exprimait avec plus de décontraction : « *On m'a fait dire que le XXI^e siècle sera religieux. Je n'ai jamais dit cela, bien entendu, car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain. Je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire* ». La nuance est de taille... De même, lorsque la démonstration suivante est faite : « *Les neutrons, les protons, les électrons, le deutérium, qui est un isotope lourd de l'hydrogène, le tritium, qui est un isotope radioactif, et la programmation spirituelle de Dieu dans la particule périspiritale qui active l'ensemble pour donner la charge de l'atome, et la partie septième de l'atome étant la potentialité intelligente de l'esprit qui s'y intègre* » et qu'il est ajouté « *Cette indispensable précision de physique atomique est nécessaire à la compréhension du phénomène radiesthésique* », on se demande quel lecteur aura pu comprendre quoi que ce soit.

Enfin, le livre de Karine Chateigner commet certaines approximations qu'il aurait mieux fallu éviter. On y lit : « *L'Église catholique et chrétienne a donc admis la loi de réincarnation dès sa naissance. Cette loi était inscrite dans les textes jusqu'au sixième siècle. Et lors d'un concile, par bulle papale, il fut humainement décidé que cette loi disparaîtrait des textes de l'Église catholique* ». Laissons l'ecclésiastique François Brune rectifier ces propos : « *L'Église n'a jamais enseigné la réincarnation comme beaucoup le prétendent. Certains théologiens y ont cru, ce qui est fort différent* » (il s'agit de Saint Justin au II^e siècle, de Clément d'Alexandrie, qui évoque la *metensomatosis*, c'est-à-dire, littéralement, la *transincorporation*, ainsi que des courants gnostiques...). « *Cependant, on reconnaît généralement qu'aucun texte de l'Église n'a jamais condamné formellement cette doctrine, et que, par conséquent, chacun peut y adhérer si bon lui semble* ».

Voilà qui, une nouvelle fois, nuance sérieusement les choses. Plus rédhitoire encore, certaines inexactitudes historiques sont commises. Par exemple, Walt Disney aurait été spirite et aurait demandé la cryogénie pour conserver son corps (ce qui constitue déjà une contradiction flagrante ! Quel spirite pourrait se livrer à une telle aberration ?). La fille de Disney, Ann Miller-Disney, s'irritait de cette légende et l'a souvent rappelé : son père a été incinéré, le 16 décembre 1966. Ses cendres reposent tout simplement dans la crypte familiale au cimetière californien Forest Lawn Memorial Park de Glendale. Il a suffi de l'absence d'une cérémonie funéraire digne de la célébrité internationale de Disney, et d'une inhumation dans la plus stricte intimité, pour donner naissance à une énième rumeur idiote sur le compte de ce grand homme.

D'autres sottises scientifiques sont écrites, par exemple pour expliquer l'effondrement des murailles de Jéricho, dans la Bible, par des « *vibrations sonores particulièrement aiguës, émises par des instruments musicaux* ». Briser un simple verre à pied (et encore, de préférence en cristal) avec une onde sonore pose déjà un triple problème de fréquence de résonance, de puissance (jusqu'à 100 décibels, c'est-à-dire le bruit d'une tronçonneuse) et d'amortissement des ondes sonores. Hormis la voix de la Castafiore dans *Tintin* ou celle du *Tambour* dans le film de Volker Schlöndorff, aucun instrument acoustique ne peut venir à bout d'un simple verre de cristal. Quant à abattre une muraille...

Ajoutons que plusieurs notions édictées dans le livre de Karine Chateigner semblent issues d'un jugement maladroit ou ignorant. Ainsi, pour expliquer leur indulgence face au suicide, et justifier ainsi leur changement de position par rapport à 1857, les esprits énumèrent des causes nombreuses, relevant de notre société contemporaine : l'inégalité, la haine sociale et le refus des différences. C'est bien mal connaître le XIX^e siècle, que d'imaginer qu'il en était autrement !

L'ouvrage évacue aussi la littérature sur le sujet. Au sujet des avancées permises par R. Moody ou E. Kübler-Ross, elles n'ont rien de providentiel et « *ne correspondent pas à une volonté de l'astral qui aurait ainsi choisi cette formule, pour éveiller l'humanité toute entière à l'idée de survivance* ». Quant aux nouvelles méthodes médiumniques utilisées par le Père François Brune, les esprits semblent pincer le nez : « *Voilà une démarche très difficile pour les désincarnés* » ; « *Il ne s'agit donc pas de recevoir messages, discours ou propos. Il s'agit de manifestations ponctuelles. Il s'agit de manifestations qui doivent répondre à un appel, à une évocation, à un recueillement* ». Nul doute que François Brune ne serait pas de cet avis.

Pour mettre un point final à l'étude de cet ouvrage, il suffira de souligner que certaines assertions sont carrément contraires à l'œuvre kardéciste, constituant forcément des ruptures importantes avec le Spiritisme historique, avec lequel l'ouvrage de Karine Chateigner semble donc incompatible. Par exemple, le principe de la « réincarnation instinctive » (c'est-à-dire, dans laquelle le libre-arbitre et l'acceptation de l'esprit n'existeraient pas). Ou encore, cette aberration : à la question « *Quand Dieu pulse (elle utilise ce terme pour dire crée) un esprit, connaît-il le détail de son cheminement ?* » K. Chateigner reçoit cette réponse incroyable : « *Cela ne se peut pour la force divine. Dieu est la connaissance. La connaissance ne s'établit que par rapport à ce qui est, et non pas par rapport à ce qui sera* ». C'est en absolue contradiction avec le *Livre des Esprits* : « *Puisque Dieu sait tout, il sait également si un homme doit succomber ou non dans une épreuve* ». « *L'épreuve n'a pas pour but d'éclairer Dieu sur le mérite de cet homme (...) mais de laisser à cet homme toute la responsabilité de son action (...). Quoique Dieu sache très bien d'avance s'il réussira ou non, il ne peut, dans sa justice, ni le punir ni le récompenser pour un acte qui n'a pas été accompli* ». Il ne nous semble pas nécessaire d'aller au-delà dans l'analyse de cet ouvrage.

Nous avons donné la parole au père Brune, déjà mentionné plus haut dans cet ouvrage et même qualifié de « spirite » par Arnaud Join-Lambert, appellation que François Brune peut difficilement accepter, en tant de membre de l'Église. Le

sceptique Jacques Poustis avait d'ailleurs épinglé le fait que cet auteur réussit « *l'exploit de ne pas citer une seule fois le nom de Kardec ou du mouvement spirite* ». Chateigner souligne cependant que, dans son ouvrage *À l'écoute de l'au-delà*, il déclare enfin : « *A titre personnel, je regrette beaucoup la rupture qui s'est opérée, il y a maintenant trop longtemps, entre les églises chrétiennes et le mouvement spirite, principalement dans sa version Kardéciste* ».

François Brune cherche d'abord à se créditer. Reconnaisant à Raymond Moody l'importance de ses travaux, il ajoute : « *Mon ouvrage qui conclut sur l'éternité de la vie spirituelle trouve ainsi ses positions en partie confirmées par les recherches les plus avancées dans le domaine de la science contemporaine* ». On remarque qu'il cherche à relativiser le procédé médiumnique de l'écriture automatique. « *40 à 60 % des communications viendraient toujours du récepteur et non du messager*. » Soit dit en passant, si nous nous rappelons les propos défavorables contenus dans l'ouvrage de K. Chateigner, on ne peut que déplorer le manque d'ouverture de ces auteurs qui s'ingénient à décrier les méthodes des autres. L'écriture automatique, selon F. Brune, peut « *prendre des formes inquiétantes* », voire « *comme toute communication avec l'au-delà, peut conduire à la possession*. » Il mentionne cependant volontiers des auteurs qui ont pratiqué cette forme de médiumnité : Bertha, Paqui, Roland de Jouvenel et surtout Pierre Monnier, un pur chrétien mort en 1915, qui, en formulant auprès de sa mère médium : « *Vous vivrez éternellement, dans une enveloppe de plus en plus idéalisée par une spiritualité toujours croissante, et qui vous conduira de gloire en gloire* », condense une bonne part de la doctrine spirite. Bien que d'une belle élévation, Pierre Monnier ne sait pas tout et ne comprend pas tout du monde qui l'entoure. Allan Kardec le qualifierait plutôt d'esprit familier ; il est très attaché aux choses de la terre et du quotidien (Brune mentionne également Georges Morrannier, qui déclare d'ailleurs : « *Nous vivons avec vous. (...) Nous vivons dans vos appartements et vos maisons, (...) nous vous écoutons discuter, nous vous regardons vivre avec une joie sans mélange* ». « *Nous avons des équipes qui sont chargées par Dieu de pourvoir aux besoins des hommes* ».

Ainsi, il arrive à Pierre Monnier de s'égarer, par exemple lorsqu'il croit en des êtres « *qui ne sont pas des anges, bien qu'ils n'aient jamais vécu dans la chair. Ils planent au-dessus des nations, comme un élément protecteur, ils sont nés des grandes pensées qui ont germé dans le cœur et le cerveau des peuples... Dieu accorde le souffle de vie (je veux dire une âme) à cette « énergie » sortie de l'humanité. Elle devient, en vérité, une force indépendante* ». En effet, quelle place dans la création auraient ces mystérieuses entités ?

Très probablement, François Brune préfère des communications moins invasives, utilisant certaines technologies du XX^e siècle, notamment la télévision ou le magnétoscope. Il revient sur les expériences menées par Friedrich Jürgenson, à la fin des années 1950, et par Konstantins Raudive (qui parvint à capter environ 60 000 voix), dans les années 1960. Ces deux œuvres inspirèrent le père Léo Schmid, curé suisse d'Oeschgen, ce qui permit à F. Brune de rester ainsi dans le giron catholique. Ce curé reçut d'ailleurs des messages très contradictoires, parfaitement en phase avec la pluralité des conditions des Esprits dans l'au-delà, selon leur état d'avancement. Il mentionne également George Meek, qui obtint un enregistrement en dialogue direct en 1977, puis un deuxième en 1980.

Conscient de sa posture très marginale dans l'Église, il doit préciser que « *le corset rationaliste et positiviste qui emprisonne – dans les milieux scientifiques comme dans les milieux religieux – nos esprits est tel que tout ce qui risque de le mettre en cause est immédiatement rejeté dans les ténèbres des sciences dites occultes ou de la parapsychologie.* » Au fil de l'ouvrage, ses positions se révèlent difficilement tenables : tantôt, il voit la réincarnation comme une sorte de seconde chance, présentée avec des précautions et des circonvolutions : « *Je crois qu'une certaine forme de réincarnation existe* » mais veut évacuer, sans le nommer, Allan Kardec : « *Beaucoup en disent évidemment encore bien davantage, mais il se trouve que précisément, ils n'ont pas ma confiance.* » D'après Pierre Monnier, bavard mais pas toujours bien informé, elle « se

produit parfois, mais bien moins fréquemment que ne le croient certaines psychistes », « *elle est souvent conseillée, comme moyen plus rapide de faire l'évolution obligatoire à l'atteinte du bonheur vers lequel nous tendons tous* ». Cependant, elle reste « *pour ainsi dire toujours facultative (...) c'est une obligation exceptionnelle.* » L'âme « *y renonce souvent pour ne pas briser le lien d'amour avec ceux qu'elle a laissés sur terre* ». Il faudrait s'entendre : est-elle possible, conseillée ou imposée ? Si on n'y recourt pas, comment peut-on parvenir au bonheur vers lequel nous tendons ? Ces arguments n'ont pas de rigueur.

Enfin, il prend, dans les Évangiles, l'exemple du retour d'Élie (qui n'est pas mort mais s'est trouvé emporté au Ciel sur un char de feu). Jésus « *essaie de leur faire comprendre qu'Élie ne reviendra pas. Il a été remplacé par Jean-Baptiste, mais comme Mozart a remplacé Bach* » et mentionne la question posé à Jésus : « *Qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ?* » et conclut : « *Si le Christ n'en profite pas pour évoquer la réincarnation, c'est qu'elle n'existe pas* ». Conclusion hâtive, car d'autres passages des Évangiles auraient été intéressants à analyser, comme ce passage de Saint Jean, chapitre III : « *3. Jésus répondant à Nicodème, dit : En vérité, en vérité, je te le dis, que si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. 4. Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère, et naître une seconde fois ? 5. Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te dis que si un homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point de ce que je t'ai dit : il faut que vous naissiez de nouveau.* »

François Brune connaît les travaux de Raymond Moody et se risque à évoquer les fameuses réminiscences de vies passées, pratiquées sous hypnose, qu'il baptise « *les prétendues remontées aux vies antérieures* ». Pour lui, ce ne sont que des parasitages : « *Ces souvenirs sont authentiques, je l'admets ; et il s'agit bien de vies antérieures, mais rien ne m'oblige à croire*

qu'il s'agisse bien de la même personne ». Il se justifie en donnant l'exemple d'un charlatan qui abusait ses clients crédules mais, plus loin, il évoque cependant « *les communications de quantité d'esprits* » qui en parlent. Du reste, il ne parle pas de la réincarnation telle que le Spiritisme la considère, mais préfère se borner à la notion commune du Karma, qui s'applique d'une façon si mécanique qu'évidemment, elle ne peut fonctionner. Il considère donc qu'elle « *tue* », « *interdit la pitié* », et il souligne que, ni en Inde ni au Tibet, elle n'a été conçue de façon absolue. Il y voit un simple talion. « *Dans la logique du Karma, personne (...) ne peut racheter personne. C'est nécessairement chacun pour soi* ». Cependant, Pierre Monnier, sans la nommer, évoque la réincarnation de façon plutôt convaincante : « *Même après notre mort nous aurons beaucoup à progresser !* » « *Cette transformation nécessaire est purement intérieure ; cette transformation, Dieu, malgré tout son amour, ne peut l'accomplir pour nous sans nous, à notre place* ». Monnier y voit une forme de purgatoire, « *même si, en fait, dans le détail, la réalité ne correspond pas aux représentations populaires habituelles* ». Cette imprécision trahit les limites de sa science. François Brune non plus n'a pas conscience d'évoquer la réincarnation lorsqu'il cite Saint Grégoire de Nysse, qui, au IV^e siècle, disait que nous irions « *de commencement en commencement, par des commencements qui n'auront pas de fin* ».

Conclusion_____

Au terme de cet ouvrage, que doit-on retenir ?

Tout d'abord, que le Spiritisme gagne à être confronté à tous les travaux qui évoluent autour des thèmes de l'âme, de l'esprit et de ses tribulations, réincarnation incluse. Les confirmations trouvées chez les auteurs qui ont étudié ces phénomènes sont précises et nombreuses. Lorsque nous confrontons leurs écrits à ceux d'Allan Kardec, pourtant bien antérieurs, nous ne pouvons qu'être frappés par leur concordance. Les éléments de rapprochement sont clairs, évidents, factuels : il ne s'agit jamais d'une argumentation théologique dont une rhétorique sèche tiendrait lieu de support.

Certains auteurs, freinés par leurs rôles au sein d'institutions ou entravés par les mauvaises méthodes qu'ils adoptent, cherchent à exprimer des thèses divergentes ou à donner des interprétations qui détournent leurs thèses du Spiritisme tel qu'Allan Kardec l'a édifié. Elles ne parviennent pas à convaincre, soit parce qu'elles pâtissent d'un désordre qui entraîne les auteurs dans des erreurs parfois grossières, soit parce que certains pas devraient être franchis pour assumer les pleines conséquences des propos tenus. Le Spiritisme est un ensemble cohérent dont l'intégrité fait toute la lumière. Vouloir le modeler, n'en adopter qu'une partie, en rejeter une moitié conduit à l'échec.

Il ne reste qu'à espérer que la physique quantique finira par briser certains modèles de pensée et abattra ainsi des préjugés, pour ouvrir des champs de réflexion et inviter les détracteurs à davantage d'humilité. Dans l'histoire, ils n'ont pas brillé par leur hauteur de vue. Aujourd'hui, alors qu'ils s'enlisent dans

leurs croyances teintées de mépris, ils nous parlent davantage de leur ignorance que de leur tolérance.

Une chose est sûre, le Spiritisme ne peut pas être considéré avec mépris ; malgré les attaques, la doctrine reste solide, raisonnable et belle. Elle constitue, plus de cent ans après avoir été une mode, une réponse toujours puissante et lumineuse, véritable et pérenne source d'espoir pour l'Humanité.

Bibliographie sélective____

_André Moreil :

Allan Kardec, sa vie, son œuvre, Editions Vermet, 1989

_Henri Sausse :

Biographie d'Allan Kardec, Pygmalion Gérard Watelet, 1993

_Alain et Gisèle Guiot :

La Vérité révélée d'Allan Kardec, pérennité et actualité de l'enseignement Kardéciste, Éditions de Mortagne, 1995

_Zéus Wantuil et Francisco Thiesen :

Allan Kardec, l'éducateur et le codificateur, Éditions Philman, 2005 pour la traduction française

_Djénane Kareh Tager :

Le Spiritisme, Éditions Plon, Paris, 2006

_Léon Denis :

Le Pourquoi de la vie, Éditions Philman, 2009

_Léon Denis :

Après la mort, Éditions Philman, 2009

_Léon Denis :

Le problème de l'être et de la destinée, Éditions Philman, 2009

_Claire Baumard :
Léon Denis intime, Éditions Philman, 2010

_François Brune :
Les morts nous parlent, Éditions du Félin, 1988

_Dr Eben Alexander :
La preuve du paradis, Guy Trédaniel, 2015 pour la traduction française

_Elisabeth Kübler-Ross :
La mort est un nouveau soleil, Éditions du Rocher, 1988

_Patrice Van Eersel :
La Source noire, Grasset et Fasquelle, 1986

_Karine Chateigner :
Le nouveau livre des Esprits, Éditions Alain Labussière, 2002

_Dr Raymond Moody :
Rencontres, Robert Laffont, collection « Les énigmes de l'univers », 1994 pour la traduction française

_Dr Raymond Moody :
La vie après la vie, Robert Laffont, 1977 pour la traduction française

_Dr Raymond Moody :

La lumière de l'au-delà, Robert Laffont, 1988 pour la traduction française

_Dr Raymond Moody & Paul Perry :

Paranormal, une vie en quête de l'au-delà, Robert Laffont, 2012 pour la traduction française

_Dr Raymond Moody :

Donner du sens au non-sens ; comment concevoir la vie après la vie, Éditions Guy Trédaniel, 2016 pour la traduction française

_Dr Raymond Moody & Dr Eben Alexander :

L'évidence de l'après-vie, conversations, Éditions Guy Trédaniel, 2014 pour la traduction française

_Daniel Dunglas Home :

La lumière et les ombres du spiritualisme, E. Dentu, 1883

_Arthur Conan Doyle :

Histoire du Spiritisme, Éditions du Rocher, 1981 pour la traduction française

_Louis Gardy :

D. D. Home, le médium, Éditions Philman, 2011

_Jean des Cars :

Eugénie, la dernière impératrice, Perrin, 2000

_Frédéric Loliée :

La vie d'une impératrice, Félix Juven, 1907

_Allan Kardec :

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Éditions Vernet, 1982

_Allan Kardec :

Le Livre des Esprits, Dervy-Livres, 1980

_Allan Kardec :

Le Livre des médiums, Dervy-Livres, 1982

_Allan Kardec :

Le ciel et l'enfer ou La justice divine selon le Spiritisme,
Dervy-Livres, 1980

_Allan Kardec :

L'Évangile selon le Spiritisme, La Diffusion scientifique, 1981

_Allan Kardec :

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme,
La Diffusion scientifique, 1978

_Allan Kardec :

Œuvres posthumes, Dervy-Livres, 1978

_(Allan Kardec) :

Instructions et Recueil de prières d'après Allan Kardec,
Éditions Vernet, 1980

_Mickaël Ponsardin :

Chico Xavier, l'homme et le médium, Éditions du Conseil spirite international, 2^e édition, 2011

_Eugène Green :

Présences, Essai sur la nature du cinéma, Desclée de Brouwer / Cahiers du cinéma, 2003

_Eugène Green :

La Reconstruction, Actes Sud, 2008

_Eugène Green :

Poétique du cinématographe, Actes Sud, 2009

_Eugène Green :

La Communauté universelle, Gallimard, 2011

_Eugène Green :

L'inconstance des démons, Robert Laffont, 2015

_Eugène Green :

Les voix de la nuit, Robert Laffont, 2017

_René Baehrel :

Statistique et démographie historiques : la mortalité sous l'ancien régime. Remarques inquiètes, Annales. « Économies, Sociétés, Civilisations », 12^e année, N. 1, 1957

Table des matières__

Page 7

Pourquoi ce livre ?

Page 13

Avant Allan Kardec

Page 19

La vie et l'œuvre d'Allan Kardec

Page 33

Une postérité contrastée

Page 47

Travaux autour de l'âme

Page 59

Une certaine idée de la mort

Page 67

Avatars infidèles

Page 77

Conclusion

Page 79

Bibliographie sélective

